

AVANT-PROPOS

Le temps où ont été composés ces deux discours, dont le premier est adressé à Démétrius, le second à Stéléchius, nous est indiqué par ces paroles de saint Jean Chrysostome : «Ayant résolu naguère de quitter la ville et de me retirer sous les tentes des solitaires, je recherchais et je me demandais avec une sorte d'anxiété comment on pouvait s'y procurer les aliments nécessaires.» (*De Compunct.* 1, 6) Conséquemment, quand il écrivait ces lignes, il venait de se retirer en ces monastères. Or il s'y retira vers l'année 375 ou 376. D'où il résulte que le premier discours adressé à Démétrius aurait été composé dans l'année 375, ou au plus tard dans l'année 376. D'assigner une date ultérieure, la présence du mot *naguère*, ne semble pas pouvoir le permettre.

Tillemont, qui n'a pas suffisamment examiné le passage cité tout à l'heure, et qui n'a pas fait attention à la présence du mot *naguère*, voit de graves difficultés à admettre la date que nous indiquons, et il semble pencher vers le sentiment contraire. «Nous rangeons, dit-il, les discours sur la Composition parmi les ouvrages que saint Jean Chrysostome a composés dans la solitude, à la suite des critiques qui nous ont précédé, à savoir; de Baronius, d'Hermant et de Dupin. Néanmoins, nous ne comprenons pas quel motif a déterminé ces critiques à choisir cette date. Au contraire, saint Chrysostome donne à entendre dans ce même ouvrage qu'il avait déjà reçu le sacerdoce, principalement quand il dit : «Emportés par la vaine gloire et par une ambition absurde, nous foulons aux pieds ce précepte, et nous n'hésitons pas à admettre sans épreuve et sans raison suffisante, sans qu'ils aient montré la sincérité de leurs sentiments, des suborneurs, des incrédules, des hommes souillés de vices, et nous les instruisons de tous nos dogmes.» Je n'ignore pas qu'il s'agit dans ce passage des maux que l'on avait à déplorer à peu près partout dans l'Église, mais celui qui parle ainsi, est-ce un lecteur ou un moine ? Si Hermant a changé d'opinion, c'est dans la persuasion que saint Chrysostome instruisait publiquement le peuple quand il écrivait ces mots, c'est-à-dire qu'il était déjà prêtre.» (Tillem., not. 9 in Chrysost.)

Telles sont les réflexions de Tillemont. En avouant qu'il ignore les raisons pour lesquelles Baronius et d'autres auteurs ont rangé le présent écrit parmi les écrits composés par saint Chrysostome dans la retraite et dans la solitude, il prouve qu'il n'a point fait attention à ces paroles du saint docteur : «Ayant résolu naguère de quitter la ville et de me retirer sous les tentes des solitaires. Il semble clair comme le jour que ces lignes ont été écrites peu après que le saint docteur eut pris cette résolution et pendant son séjour dans la solitude. Du reste, les paroles qui suivent, aussi bien que les paroles citées, l'établissent. Quant à la difficulté soulevée par Hermant et rappelée par Tillemont, loin de détruire l'autorité d'un témoignage aussi formel, elle est absolument dépourvue de toute valeur. En s'exprimant de la sorte : «Emportés par la vaine gloire et par une ambition absurde, nous foulons aux pieds ce précepte, et nous n'hésitons pas à admettre sans épreuve et sans raison suffisante, avant qu'ils aient montré la sincérité de leur sentiment et de leur résolution, à la participation des saints mystères, des suborneurs, des incrédules, des hommes souillés de vices, et nous les instruisons de tous nos dogmes, et quoiqu'ils n'aient pu voir encore le vestibule, nous les introduisons sur-le-champ dans le sanctuaire.» En s'exprimant de la sorte, dis-je, saint Chrysostome ne déclare point du tout s'être rendu coupable lui ou les prêtres ses confrères, sous l'épiscopat de Flavien, de pareilles profanations; personne ne saurait s'y méprendre; mais, par une figure qui lui est familière, il parle en s'identifiant avec ceux qui se conduisaient de cette manière. Rien de plus habituel à saint Jean Chrysostome que de s'identifier avec les personnes qui forment le sujet ou l'occasion de ses paroles, que ce soient des prêtres ou même des personnes mariées. C'est ainsi que dans le discours sur la vie monastique adressé à un père fidèle, après avoir établi que les mêmes obligations pesaient sur les séculiers et les solitaires, il poursuit en ces termes : «Si donc, comme nous l'avons clairement démontré, nous sommes sous le coup des mêmes obligations que les solitaires, choisissons la route la plus aisée et attirons-y nos enfants,» (*Advers. oppugn. vit. mon.* 3,15) «N'allons pas, ajoute-t-il plus bas, arracher prématurément nos enfants au séjour de la solitude, attendons qu'ils se soient pénétrés de la doctrine qu'on leur enseigne, et que les racines de la sagesse se soient développées dans leur cœur.» (Ibid., 3,18) Vous remarquerez en une foule d'autres endroits ce procédé mis en œuvre par saint Chrysostome, Par conséquent, ne voyons pas dans le passage en question une raison de répudier le temps que l'écrivain nous indique lui-même : voyons-y plutôt un nouvel exemple de ce changement de personnes si familier à saint Chrysostome.

A DÉMÉTRIUS LE SOLITAIRE

sur la Componction

PREMIER DISCOURS

1. En voyant, mon cher Démétrius, les instances continuelles et l'ardeur extrême avec lesquelles vous sollicitiez de nous un écrire sur la componction, je ne puis pas ne pas proclamer votre félicité et ne pas admirer la pureté de votre âme. Ce n'est qu'après avoir purifié parfaitement son cœur et s'être élevé au-dessus de toutes les choses de ce monde, que l'on arrive à concevoir un pareil désir. Vous remarquerez aisément que même les personnes chez lesquelles ce désir n'atteint que peu de vivacité, éprouvent un changement si rapide qu'elles semblent transportées soudain dans le ciel. Dès qu'elles ont brisé les liens fâcheux dont les sollicitudes séculières avaient entouré leur âme, elles prennent ensuite un libre essor vers leurs régions naturelles, Mais la plupart des hommes ne goûtent ce bonheur que rarement dans la vie. Pour vous, mon céleste ami, c'est en tout temps, je le sais, que le feu de la componction brûle votre cœur. Je pourrais à ce sujet invoquer en témoignage ces nuits sans sommeil, ces sources de larmes, cet amour de la solitude qui ne fait sue prendre tous les jours plus, d'accroissement et de vigueur. Quels avantages nouveaux retireriez-vous après cela de nos discours ? Car cette même conviction où vous êtes de marcher avec la foule terre à terre, quand vous êtes déjà parvenu au faite de la vertu, ce nom d'âme de pierre que vous donnez à votre âme, dont le vol est si sublime, cette habitude de presser ma main, de la baiser en disant : Brisez donc la dureté de mon cœur; toutes ces choses, quelle piété. quelle ferveur n'indiquent-elles pas ? A la vérité, si vous nous avez conduit en face de cette question dans le dessein de nous réveiller de notre sommeil, je loue votre sagesse et votre charité; si au contraire vous n'avez eu en vue que vos propres intérêts, et si vous vous êtes persuadé que vous aviez besoin d'aiguillon, c'est vous qui nous avez montré que notre concours vous est complètement inutile. Quoi qu'il en soit, nous accèderons cependant à vos vœux. et nous ne serons pas insensibles, soit à la confiance que vous avez mise en Dieu, soit il vos affectueuses instances, soit à votre amitié envers nous, Mais vous, en retour, veuillez nous accorder le secours de vos prières, afin que nous réformions à l'avenir notre conduite, et que, pour le présent, nous puissions prononcer de généreuses paroles, capables de relever les âmes abattues, de ranimer et de stimuler les âmes relâchées.

Par où donc aborderons-nous ce discours ? Quel en sera le fondement, quel en sera le piédestal ? Et quels seront-ils, sinon ces paroles du Christ déclarant malheureux ceux qui rient et bienheureux ceux qui pleurent : «Bienheureux ceux qui pleurent, dit-il, car ils seront consolés.» – «Malheur à vous qui riez maintenant, car vous répandrez des gémissements et des larmes.» (Mt 5,4; Luc 6,25) Paroles pleines de justesse : n'est-ce pas véritablement la douleur, n'est-ce pas le deuil qui conviennent à la vie présente ? A combien de calamités est en proie la terre entière : combien de maux dévorent les hommes ! Quiconque voudrait s'en rendre un compte exact, si un compte exact était possible, ne cesserait de pleurer et de gémir; tant le désordre et le bouleversement sont universels, tant la vertu a laissé peu de vestiges ! Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que nous n'avons même pas le sentiment des maux qui nous consomment, loin de le réveiller dans autrui, on dirait d'un corps dont l'extérieur serait florissant, tandis qu'un feu ardent y régnerait intérieurement. Au point d'insensibilité où nous sommes arrivés, nous ressemblons parfaitement à ces insensés dont les paroles et les actes n'indiquent ni crainte ni retenue, et qui, au lieu d'en rougir, s'en font gloire, et s'imaginent jouir d'un cerveau plus sain que les gens qui les environnent. De même, tout en agissant comme des malades, nous ne soupçonnons même pas la maladie dont nous sommes atteints. Quand il s'agit du corps, au premier dérangement qui survient, nous appelons les médecins, nous ne regrettons aucuns frais, nous déployons une ardeur soutenue, nous faisons en un mot tout ce qui est en notre pouvoir jusqu'à ce que nous ayons chassé le mal. Et cette âme que percent tous les jours de nouveaux coups, cette âme que déchirent les passions charnelles, cette âme tantôt livrée aux flammes, tantôt trainée de précipice en précipice, abandonnée enfin à toute sorte de maux, nous n'y faisons pas la plus mince attention. La raison de cette indifférence est que ce mal est commun à tous les hommes. Et de même que, si plusieurs personnes atteintes d'infirmités corporelles, n'ont point au milieu d'elles quelqu'un jouissant d'une bonne santé,

DISCOURS SUR LA COMPOINCTION

elles sont exposées à une mort inévitable, nul n'étant là pour contenir leurs fantaisies insensées; ainsi, parce qu'il n'y a personne parmi nous qui soit parfaitement sain selon la foi, et que tous, plus ou moins, sommes atteints de quelque infirmité, il n'y a conséquemment personne qui puisse nous relever du sol où nous gisons. Si un infidèle venait à être instruit en même temps et des ordonnances du Christ, et de notre triste conduite, je ne sais vraiment pas s'il ne verrait point en nous les ennemis du Sauveur les plus déclarés; car nous semblons marcher de préférence dans la voie opposée à celle de ses commandements.

2. Et afin que vous n'accusiez pas d'exagération mon langage, j'essaierai de vous en démontrer la justesse sans autres arguments que les préceptes mêmes du Christ. Quelles sont donc ses paroles ? «Vous savez qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point. Et moi je vous dis : Quiconque s'irrite contre son frère sera condamné par le jugement. Celui qui dira à son frère : Raca, sera condamné par le conseil; et celui qui lui dira : Insensé, sera condamné au feu de l'enfer.» (Mt 5,21,22) Voilà ce que nous enseigne le Christ. Et nous, pires en cela que les infidèles, nous foulons aux pieds cette loi et nous accablons nos frères d'outrages. Chose vraiment ridicule, nous nous gardons bien d'employer le mot d'insensé, tandis que nous employons souvent des termes beaucoup plus amers, comme si ce mot était le seul qui pût attirer sur nous une sentence de condamnation. Mais tel n'est pas le sens de la loi, et les paroles suivantes de Paul nous montrent clairement que toutes les injures sont sans exception condamnées : «Ne vous y trompez pas; ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les libertins aux infâmes amours, ni les voleurs, ni les avarés, ni les intempérants, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui n'auront en héritage le royaume de Dieu.» (I Cor 6,9-10) Si appeler notre frère insensé nous expose aux plus terribles supplices, celui qui lui reprocherait sa perversité, sa jalousie, sa légèreté, son orgueil, à quelles flammes vengeresses ne se vouera-t-il pas ? Car ces injures : Raca et Insensé sont bien inférieures à celles-là. Si le Christ a parlé des premières sans faire mention des secondes, c'est afin de nous donner à entendre que si une légère injure nous mérite l'enfer, des injures plus graves et plus sanglantes nous mériteront à plus forte raison le même châtement. Quant aux personnes qui prétendent que c'est dit par hyperbole, et quelques-uns, je le sais, en sont là, estimant que ces menaces ont l'intimidation pour but uniques, ces personnes n'auront qu'à soustraire aux supplices à venir les adultères, les voluptueux et les libertins les plus infâmes. Evidemment, si l'apôtre se contente de menacer les médisants, il agit envers les autres de la même manière, puisque c'est après les avoir rassemblés dans la même énumération qu'il les déclare tous exclus du royaume des cieux.

Eh quoi ! objecterez-vous, le médisant est donc assimilé à l'adultère, au voluptueux, à l'avare, à l'idolâtre ? Pour ce qui est d'examiner si ces crimes seront châtiés par la même peine, nous le ferons en un autre moment. Mais qu'ils nous ferment également l'accès du céleste royaume, je le crois sur cette parole de Paul, ou plutôt du Christ, dont il était le ministre : Ces pécheurs n'auront point en héritage le royaume de Dieu. Ce n'est pas seulement sur ce point-ci, mais encore sur une foule d'autres, que quelques esprits professent des opinions de cette nature, et qu'ils voient de l'hyperbole dans la simple expression de la vérité. Affranchir de la crainte des supplices à venir les chrétiens que l'amour de Dieu a pénétrés de componction, accroître leur négligence à obéir aux divins commandements, telle est la fin du démon en insinuant cet emploi si commode de l'hyperbole, explication capable de séduire présentement les âmes sans énergie, mais qui, au jour du jugement, alors qu'il n'y aura plus de remède, se retournera contre elles. Et, en effet, quels avantages les personnes aveuglées maintenant sur ce point, trouveront-elles à reconnaître leur erreur, si elles ne peuvent plus se relever de leur chute par la pénitence ? Ne nous repaissons pas de vaines illusions; ne nous livrons pas à une erreur fatale, et n'allons pas encourir un autre châtement, le châtement réservé à l'incrédulité. Si la désobéissance aux ordonnances du Christ est un crime, l'incrédulité vis à vis de ces mêmes ordonnances ne l'est pas moins. Or, cette incrédulité est la conséquence de notre lâcheté à remplir nos devoirs. Comme nous voulons à la fois jouir de la sécurité et de l'obéissance, et cependant ne pas exécuter les ordres qui nous sont donnés, nous cherchons à nous délivrer de toute crainte de l'avenir, et pour déraciner de notre conscience, qui nous tourmente et nous accable, la frayeur extrême que réveille la pensée des peines de l'autre vie, nous précipitant dans un nouvel abîme, nous refusons de croire à leur existence. Semblables à des malheureux dévorés par une fièvre ardente qui, loin d'éprouver quelque soulagement au contact de la fraîcheur des eaux sentent un nouveau feu s'allumer dans leurs membres; nous aussi, nous essayons de nous dérober à l'aiguillon d'une conscience chargée de péchés, en nous jetant dans ce gouffre, afin de pouvoir pécher librement, sans frayeur aucune à l'avenir. Outre que nous nous emportons contre nos frères présents, nous les

DISCOURS SUR LA COMONCTION

prenons maintes fois à partie en leur absence, ce qui est le comble de la grossièreté. Recevons-nous quelque outrage, subissons-nous quelque injustice de gens plus élevés et plus puissants que nous, la crainte qu'ils nous inspirent nous résout à tout endurer avec une grande patience. Mais nous traitons en ennemis nos égaux et nos inférieurs, alors même qu'ils ne nous auraient fait aucun mal. C'est à ce point que la crainte des hommes l'emporte sur la crainte du Christ.

3. Nous restera-t-il quelque espérance de salut avec une conduite où la négligence et le mépris ont une si large palot ? Et d'où nous viendra-t-elle, je vous le demande ? Le Christ nous imposerait-il un trop lourd, un trop accablant fardeau ? Ne vous irritez pas sans motif, nous dit-il, contre votre frère. Or, il est beaucoup plus facile de faire cela que de supporter la colère gratuite du prochain. Ici, la matière inflammable est toute prête; là, c'est vous qui, sans que rien soit disposé, allumez l'incendie. Ce n'est point la même chose que de rester froid et ferme, lorsqu'on approche de nous la torche incendiaire, et de rester calme et paisible lorsque rien ne nous excite. Résister dans le premier cas, c'est faire preuve d'une rare philosophie; mais à résister dans le second il n'y a rien qui mérite l'admiration. Puisque, par la crainte des hommes, nous faisons la chose la plus difficile, et que nous ne voulons pas faire par la crainte de Dieu la chose la plus facile, jugez de la grandeur de la punition que nous nous préparons à nous-mêmes.

Voyez ensuite un frère non seulement dans votre égal et dans un individu de condition libre, mais encore dans un esclave. «Dans le Christ Jésus, selon l'apôtre, il n'y a ni de condition libre, ni de condition servile.» (Gal 3,28) Conséquemment, si nous nous emportons sans raison contre nos serviteurs, nous en serons pareillement punis. Ils sont véritablement nos frères, ils possèdent la véritable liberté, ayant reçu avec nous un seul et même Esprit. Où est l'homme qui puisse montrer une vie pure de toute action injurieuse, de tout emportement irréfléchi et insensé ? Ne me montrez pas un homme à qui cela n'arrive que rarement, mais un homme à qui cela n'arrive jamais. Tant que vous ne me le montrerez pas, vous ne parviendrez pas à infirmer les menaces divines, sous le prétexte que c'est là une chose qui ne se présente pas souvent. Parce que l'on n'aura commis de vol ou de fornication qu'une fois, et qu'on n'en aura pas contracté l'habitude, on ne sera pas pour cela exempt du châtement décerné à ces fautes; puisqu'elles ont été commises, elles seront punies.

Et le précepte qui vient après, quel infidèle ne le regarderait comme une fable, à l'aspect de l'acharnement que nous mettons à le violer ? Dieu nous dit : «Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et alors vous viendrez présenter votre offrande.» (Mt 5,23,24) Et nous, c'est avec des sentiments d'hostilité les uns contre les autres et le cœur ulcéré que nous nous approchons de l'autel. Dieu désire si vivement notre réconciliation qu'il permet de laisser le sacrifice inachevé, d'en interrompre les cérémonies pour que nous allions nous décharger de tout sentiment de colère et de haine; et nous, à ce sujet, nous nous conduisons avec tant de folie que nous conservons plusieurs jours une inimitié dangereuse pour notre propre salut. Le Seigneur ne se borne pas à punir les hommes qui entretiennent du ressentiment; il punit encore ceux qui, sans aller jusque là, dédaignent ceux de leurs frères atteints de cette blessure. Le ressentiment étant particulier aux personnes offensées, et l'offenseur en étant d'ordinaire exempt, le Christ conduit l'offenseur vers l'offensé, pour montrer que le châtement le plus sévère est le partage de celui qui a planté la racine de la prévarication. Ce n'est pas à cette école, à ce qu'il semble, que nous avons été formés; nous n'hésitons pas pour le premier motif venu à contrister nos frères : puis, comme si nous n'étions coupables d'aucune injure, nous ne songeons plus à la peine que nous avons causée. Nous ne faisons aucun cas d'une inimitié qui se développe de jour en jour davantage, sans nous apercevoir que notre supplice sera d'autant plus redoutable que nous aurons fait une peine plus durable au prochain, soit il cause de la faute en elle-même, soit parce que la réconciliation devient de plus en plus difficile. De même que, sous l'empire de l'amitié, nous nous prêtons, nous ajoutons foi difficilement aux choses qui menaceraient d'en rompre les liens; de même aussi, quand la haine règne dans nos cœurs, tout nous devient un motif, une occasion de nourrir ce sentiment, parce que nous ne croyons jamais le bien, et que nous croyons toujours le mal. Voilà pourquoi le Sauveur nous enjoint de laisser notre offrande sur l'autel et d'aller avant tout nous réconcilier avec notre frère, indiquant par là clairement que si, en pareille conjecture, il ne nous est pas permis de différer notre réconciliation, cela nous sera encore moins permis en tout autre cas. Mais, nous nous attachons seulement aux apparences, et nous ne voulons pas de la réalité. Au moment de présenter l'offrande, nous nous embrassons bien les uns les autres; mais le plus souvent la

DISCOURS SUR LA COMPOSITION

bouche et les lèvres sont les seules à agir. Ce n'est pas là ce qu'exige le Seigneur. Il veut que le baiser donné au prochain parte de l'âme, que cet embrassement sorte du cœur. Voilà ce que l'on appelle embrasser réellement : le reste n'est que le masque d'un embrassement, qu'un embrassement de théâtre, témoignage qui irrite Dieu contre nous plutôt qu'il ne l'apaise. L'affection que l'on nous demande est une affection sincère et aux racines profondes, et non ce semblant et cette apparence d'affection dont nous faisons étalage et, qui est entièrement dépourvue de vie; indice infallible des iniquités dont nous subissons le Joug. «Parce que l'iniquité abondera, disait le Seigneur, la charité d'un grand nombre se refroidira.» (Mt 14,12) Telles sont nos actions à nous hommes pour qui la colère et l'inimitié sont des crimes, et qui ne pouvons tout au plus conserver ces sentiments qu'un seul jour : «Que le soleil, dit l'apôtre ne se couche pas sur votre colère.» (Ep 4,26) Encore ne nous en tenons pas là; nous nous dressons des embûches les uns aux autres, et soit en actes, soit en paroles, nous déchirons et nous dévorons nos propres membres. C'est à ce point que nous poussons la démence; car tel est le signe auquel nous reconnaissons les démoniaques et les fous furieux. Et des lois qui concernent nos adversaires, de la concupiscence illégitime, des regards impudiques, des affections dangereuses et contraires à la raison, qu'en dirons-nous ? L'œil droit et la main droite, dont nous parle Jésus Christ, que nous indiquent-ils, sinon les personnes qui nous aiment à notre préjudice ? Et le commandement qui défend de répudier son épouse, combien de fois n'a-t-il pas été violé et foulé aux pieds ?

4. Quant aux lois sur le serment, j'ai honte d'en parler, non seulement à cause des jurements, mais encore des parjures continuels. Le jurement, même selon la vérité, étant répréhensible et contraire au précepte, que faudra-t-il penser du parjure ? Si tout ce qui sort du oui et du non est mal, ce qui va beaucoup plus loin encore, que sera-ce donc ? Si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, poursuit le Sauveur, présentez-lui aussitôt l'autre. A celui qui veut disputer en jugement avec vous et vous enlever votre tunique, abandonnez-lui votre manteau. Et quiconque vous forcera de faire avec lui mille pas, faites-en deux mille avec lui. Donnez il celui qui vous demande, et si quelqu'un veut emprunter de vous, ne détournes pas votre face, (Mt 5,39-42) Que répondre en présence de ce langage ? Il ne nous reste qu'à pleurer et il nous voiler la tête pour chacun de ces articles, tant notre conduite est diamétralement opposée ! Les jugements, les luttes, les procès, les querelles, absorbent tout notre temps; incapables de supporter la moindre action, la moindre parole offensante, le premier motif qui se présente nous transporte de fureur. Vous me citerez peut-être quelques individus qui, après avoir distribué de grands biens aux pauvres, étant tombés plus tard eux mêmes dans la pauvreté, ont eu à souffrir le mépris et mille autres maux; mais, parmi ces hommes, d'ailleurs peu nombreux, vous ne nous montrerez pas le philosophe dont nous vous avons fait le portrait. La conduite de celui-ci est beaucoup plus spirituelle; car il y a une grande différence entre celui qui distribue ses biens comme il l'entend et celui qui se laisse dépouiller de toutes choses sans se plaindre. Je ne devrais même pas m'exprimer de la sorte, car la doctrine du Christ a une portée beaucoup plus étendue. Elle éloigne si bien des personnes victimes de quelque injustice tout ressentiment contre leurs persécuteurs, que non seulement elle leur interdit toute plainte au sujet de ce qui leur a été enlevé, mais encore qu'elle leur ordonne de faire l'abandon spontané de ce qui leur a été laissé, et de témoigner plus de magnanimité au milieu de ces vexations que leurs ennemis ne montrent d'acharnement. Lorsqu'un oppresseur rencontre sa victime disposée à souffrir encore plus qu'il ne pense; lorsque, après avoir assouvi sur elle sa rage, il la voit respirant encore un noble courage, il se retire vaincu et il rougit à la vue de tant de patience, Fût-il une véritable bête sauvage, fût-il même un monstre, il sera frappé du rapprochement de sa perversité et de tant de vertu, et il agira avec plus de modération à l'avenir. Pour moi, j'ai beau chercher autour de moi cette vie dont l'Écriture nous offre l'image, je ne la vois nulle part ailleurs; nulle part je ne la vois se traduire par des œuvres. Ne m'alléguez pas telle personne qui, traitée injustement, l'a supporté avec patience; car cela n'arrive souvent que faute d'énergie. Encore qu'on le fasse avec ses pareils et qu'on ne s'en venge pas quand on le pourrait, on ne va pas cependant jusqu'à étonner la rapacité de l'oppresseur, jusqu'à lui abandonner plus qu'il ne se proposait de ravir, et jusqu'à faire preuve eu ajoutant volontiers d'autres biens à ceux dont il nous a dépouillés, d'une véritable grandeur d'âme.

Il y a quelque chose encore de plus élevé et qui se rapproche davantage du sommet de la perfection : Ces hommes qui nous traitent de cette manière, qui nous nuisent, soit dans notre fortune, soit dans nos corps, soit dans tout le reste, le Christ nous ordonne de les ranger au nombre de nos amis et de nos amis les plus chers. Ne vous contentez pas, nous dit-il, d'ajouter à ce qu'un injuste ravisseur vous enlève : aimez-le de l'affection la plus sincère et la

plus vive. N'est-ce pas la pensée renfermée dans ces paroles : «Priez pour ceux qui vous calomnient ?» (Luc 6,28) Or, nous n'avons coutume de prier que pour les personnes auxquelles nous portons une vive affection. Et de crainte que vous ne taxiez encore ce langage d'exagération et que vous ne vous laissiez séduire par l'esprit de mensonge, le Sauveur nous en donne la raison et nous indique le motif comme il suit : «Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle sera votre récompense ? Est-ce que les publicains n'en font pas autant ? Et si vous chérissez ceux qui vous chérissent, que faites-vous de remarquable ? Est-ce que les païens ne le font pas également ?» (Luc 6,32) Mais si nous ne différons en rien des païens et des publicains, comment n'aurions-nous pas sujet de gémir et de pleurer ?

Et plût il Dieu que le mal s'arrêtât là ! Hélas ! bien loin d'aimer nos ennemis, nous n'avons pour ceux qui nous aiment qu'aversion et que haine ! En effet, ouvrir son âme à l'envie et à la jalousie, chercher il ternir par ses paroles et par ses actes l'éclat et la réputation du prochain, n'est-ce pas le signe d'une haine et d'une aversion déclarées. De sorte que non seulement nous ne différons en rien des païens, mais que nos dispositions à cet égard sont pires que les leurs. Le Christ nous ordonnant de prier pour nos calomniateurs, nous tramons des projets pleins d'artifice; le Christ nous ordonnant de bénir ceux qui nous maudissent, nous les accablons de toute espèce de malédictions. Quoi de plus inconcevable que cette opposition, cette lutte engagée avec le législateur lui-même, ce parti pris de contredire tous ses commandements ? La tyrannie de la vaine gloire, que le Sauveur flétrit dans la suite de son discours, nous en augmentons l'empire, nous en faisons l'âme de nos prières, de nos jeûnes, de nos aumônes, comme de tout le reste, et nous en subissons le joug honteux, nous abaissant ainsi au-dessous du dernier des esclaves, Comme c'est une chose évidente pour tout le monde, je ne m'y arrêterai pas davantage : j'ajouterai seulement que certains hommes, parvenus au dernier degré de l'indifférence, ne font attention à aucun des préceptes qui leur sont imposés, et que d'autres, tout en ayant dans une faible mesure la volonté de s'en occuper et en s'efforçant d'en observer quelques-uns, s'exposent néanmoins au même danger, parce qu'ils ne veulent pas briser les fers dont les a chargés la vaine gloire. Celui-ci ne fait jamais l'aumône; celui-là fait bien quelques libéralités aux indigents mais comme il agit uniquement par vaine gloire, il n'est pas plus avancé que le premier. C'est ainsi que l'esprit pervers entraîne par tous les moyens les hommes dans ses pièges. Que si l'on parvient à se soustraire à ce péril, on se laissera gagner par un autre sentiment non moins insensé et l'on fera une semblable chute, et même quelquefois une chute beaucoup plus grave; car outre les avantages dont on se prive, on y joint un mal d'un nouveau genre. J'ai connu plusieurs individus qui n'obéissaient pas seulement à ces motifs, et qui, en faisant du bien aux pauvres, cédaient à l'amitié, à la honte, à tout autre sentiment de cette nature, excepté à la crainte de Dieu et à ses commandements. Si tant de choses corrompent les bonnes actions, comment se sauver aisément avec ces maux auxquels on est exposé de toutes parts !

5. Et ces paroles : «Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,» (Mt 6,12) qui les récitera avec confiance ? Même dans le cas où nous ne tirons pas vengeance de nos ennemis, nous conservons au fond de notre cœur une plaie incurable. Or ce que Jésus Christ veut, ce n'est pas simplement que nous leur pardonnions, mais que nous les comptions parmi nos plus chers amis. Voilà pourquoi, comme je le disais tout à l'heure, il nous a prescrit de prier pour eux. Mais si vous les regardez avec aversion et avec amertume, et que votre âme demeure toujours blessée, alors même que vous ne leur causeriez aucun mal, vous n'aurez pas rempli le commandement que le Christ vous a donné. Comment supplieriez-vous le Seigneur d'être miséricordieux envers vous, quand vous ne l'êtes pas vous-même pour vos frères ? C'est ce qui faisait dire à un sage sur un ton ironique : «L'homme garde sa colère contre l'homme et il demande à Dieu sa guérison ! Il n'a pas pitié d'un homme semblable à lui, et il prie pour ses propres péchés. Lui qui n'est que chair garde sa colère. Qui donc obtiendra miséricorde pour ses fautes ?» (Ec 28,3-5)

Je voudrais m'en tenir désormais au silence et borner ce discours aux observations précédentes, tant j'éprouve de honte et de confusion à poursuivre; d'autant plus que cette rébellion contre les préceptes du Christ, cette opposition irréconciliable que nous y faisons, ont été mises suffisamment en lumière par ce qui a été dit jusqu'ici. Mais quel serait le bénéfice de ce silence, puisque les faits dénoncent hautement cet état de choses et que, indépendamment des faits, celui qui doit nous juger connaît parfaitement tout ce qui se passe. Ce précepte d'amasser des trésors dans le ciel et non sur la terre, vous en trouverez à la vérité qui l'observent, mais vous n'en trouverez qu'un petit nombre. Tous les autres, comme si on leur eût dit le contraire, si on leur eût ordonné de thésauriser ici-bas, laissent de côté le ciel, s'attachent à tous les biens de ce monde, brûlent d'une ardeur insensée de recueillir des

DISCOURS SUR LA COMPOSITION

richesses, prennent Dieu en haine et accordent leur amour à Mammon. Ces paroles : «Ne soyez pas en peine du lendemain,» (Mt 6,34) je ne connais personne qui y fasse attention et qui les mette en pratique, tant notre foi s'est affaiblie. Aussi je passe devant ce précepte la tête voilée. Jésus Christ nous exhortant à bannir toute sollicitude, il fallait le croire avec simplicité. Mais, quoiqu'il nous en signale d'excellentes raisons, quoiqu'il nous cite l'exemple des oiseaux et de l'herbe des champs, il n'obtient auprès de nous aucun crédit. Tels que de véritables Gentils, poussant même plus loin qu'eux la pusillanimité, nous sommes dévorés par les sollicitudes temporelles, et lorsque nous n'avons même pas à prier à ce sujet, nous y consacrons tous les soins dont nous sommes capables. C'est pourquoi, ainsi que je le disais tout à l'heure, je passerai, tant je suis confus, rapidement sur ce précepte et j'aborderai les suivants, dans l'espoir d'y trouver un dédommagement à ma confusion.

Que dit donc encore le Sauveur ? «Ne jugez pas, afin de n'être point jugés.» (Mt 7,1) J'espérais trouver ici un dédommagement à notre confusion; et je vois qu'elle ne fera au contraire que s'accroître. N'eussions-nous commis aucune autre prévarication, celle-ci suffirait à elle seule pour nous précipiter dans l'enfer. Avec quelle sévérité nous jugeons les fautes d'autrui, tandis que nous n'apercevons pas l'énormité des nôtres ! C'est à rechercher indiscrètement et à blâmer les actions du prochain que se dépense notre vie toute entière. Vous ne parviendrez pas aisément à trouver un chrétien soit séculier, soit clerc, soit religieux, irréprochable sur ce point. Et pourtant une menace terrible est portée contre ce crime. «Comme vous aurez jugé les autres, ainsi serez-vous jugés vous-mêmes; et la mesure dont vous aurez usé envers les autres, servira pour vous.» (Mt 7,2) Eh bien, malgré cette terrible menace, malgré l'absence de tout plaisir en ce péché, nous courons avec empressement à notre perte, et l'on dirait que nous prenons à tâche, et que nous revendiquons le droit de nous précipiter non par une seule voie, mais par plusieurs à la fois, dans la fournaise infernale. D'ailleurs si nous tombons, ce n'est point seulement dans les occasions périlleuses, mais dans les occasions les plus aisées à surmonter; dans l'un et dans l'autre cas nous commettons le mal avec la même facilité : d'où il résulte que si nous transgressons la loi divine en des choses difficiles, nous le faisons beaucoup moins à cause de la difficulté de la loi, qu'à cause de notre dédaigneuse indifférence. Qu'y a-t-il de pénible, je vous le demande, à ne pas se mêler indiscrètement des affaires d'autrui, à ne pas condamner les fautes du prochain ? Est-ce que la peine, au contraire, n'est pas attachée à cette avide curiosité, à ce jugement porté sur nos semblables ? Après cela comment nous croire si nous prétendons expliquer nos prévarications par la négligence, et nous disculper de toute prévarication et de toute opposition formelle de la volonté ? Les choses qu'on nous ordonne étant légères et aisées; celles qu'on nous interdit étant au contraire dures et pénibles, si, abandonnant l'observation du précepte, nous faisons précisément ce qu'il défend, nos ennemis n'auront-ils pas raison de dire que nous agissons de la sorte uniquement par esprit de révolte ? Que les commandements du Christ ne soient pénibles en aucune façon, il nous l'a déclaré par ces paroles : «Prenez mon joug sur vous; car mon joug est doux et mon fardeau léger.» (Mt 11,29) Mais, par un effet de notre ineffable lâcheté, il arrive que ce qui est léger paraît lourd à la multitude. A celui qui veut passer sa vie dans le sommeil et dans la paresse, le boire et le manger paraîtront certainement une chose pénible. Ceux au contraire qui sont pleins d'énergie et d'ardeur, loin de reculer devant une tâche glorieuse et difficile, mettront plus d'assurance à l'entreprendre que les hommes mous et somnolents n'en mettent à exécuter les choses les plus faciles. Il n'y a rien de si aisé que notre mollesse ne puisse nous représenter comme rude et accablant; de même qu'il n'y a rien de si pénible et de si laborieux que le courage et l'entrain ne puissent nous représenter comme extrêmement aisé. Quoi de plus pénible, à votre avis, que d'être tous les jours en péril continu de la vie ? Et cependant c'est une chose que Paul qualifiait de légère. «Les tribulations si courtes et si légères du temps présent, disait-il, nous acquièrent le poids immense d'une incomparable gloire,» (II Cor 4,17-18) Quoique accablantes du côté de la nature, elles sont allégées par l'espérance des choses à venir; «car nous contemplons non les biens qui se voient, mais les biens qui ne se voient pas.»

6. Le Sauveur ajoute : «Ne donnez point ce qui est saint aux chiens et ne jetez point vos perles devant les pourceaux.» (Mt 7,6) C'est là certainement un précepte formel du Christ; mais nous, emportés par la vaine gloire et par une ambition absurde, nous foulons aux pieds ce précepte et nous n'hésitons pas à admettre sans épreuve et sans raison suffisante, avant qu'ils aient montré la solidité de leur sentiment et leur résolution, à la participation des saints mystères, des suborneurs, des incrédules, des hommes souillés de crimes; nous les instruisons de tous nos dogmes; et, quoiqu'ils n'aient pu voir encore le vestibule, nous les introduisons sur-le-champ dans le sanctuaire. Aussi plusieurs de ces initiés sont bientôt revenus sur leurs

pas, et ont causé mille maux. Ce n'est pas seulement au sujet des autres, mais encore à notre propre sujet que nous méprisons ce précepte redoutable; et quand il nous faut participer à ces mystères immortels nous nous en approchons souvent avec impudence et sans nous être purifiés de nos souillures. Outre ces commandements, vous verrez encore tous les fidèles violer ouvertement ceux qui viennent après. Le Christ a dit : «Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le pour eux également.» (Mt 7,12) Or, nous leur faisons tout ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes; on nous prescrit d'entrer par la porte étroite, et nous en cherchons de tous côtés une large. Que des hommes vivant dans le siècle préfèrent et suivent cette ligne de conduite, il n'y a pas de quoi trop s'étonner. Mais que des hommes, crucifiés en apparence, l'observent d'une manière encore plus frappante, c'est une chose capable de remplir de stupeur, un fait vraiment inexplicable. Priés du moins de venir vous rendre un service, voici la question qu'ils vous feront d'abord presque tous : Jouiront-ils, là où ils vont, d'une parfaite tranquillité ? Celui qui les appelle pourra-t-il la leur assurer ? A tout propos le mot de tranquillité paraît sur leurs lèvres. Quel est ce langage, ô homme ? On vous ordonne de marcher dans la voie étroite, et vous parlez de tranquillité; on vous prescrit d'entrer par la porte étroite, et vous cherchez une porte large ? Mais n'est-ce pas là de la dépravation.

Et pour que vous ne me supposiez pas l'intention de blâmer gratuitement les autres en m'exprimant de la sorte, je vous raconterai ce qui m'est arrivé à moi-même. Ayant résolu naguère de me retirer sous les tentes des moines, je recherchais et je me demandais avec une sorte d'anxiété, comment on pouvait s'y procurer les aliments nécessaires et s'il était possible d'y manger le pain frais et du jour. Je me demandais en outre, si l'on ne m'obligerait pas à me servir de la même huile pour préparer en même temps et ma lampe et ma nourriture, si l'on ne me réduirait pas au triste régime des légumes, si l'on ne m'imposerait pas quelque rude travail, par exemple de bêcher la terre, de porter du bois, de puiser de l'eau, et autres offices semblables; en un mot, je ne m'inquiétais guère que de choses relatives au bien-être. Cependant les hommes que l'on investit des premières magistratures ou de l'administration des affaires publiques, ne se préoccupent de rien de ce genre; ils demandent seulement s'ils en recueilleront quelques avantages, avantages d'ailleurs passagers; et pourvu qu'ils puissent l'espérer, ils ne tiennent compte ni des fatigues, ni des dangers, ni de l'ignominie, ni de l'asservissement, ni de la longueur des voyages, ni du séjour prolongé dans une région étrangère, ni des outrages, ni des tourments, ni des vicissitudes, ni des déceptions fréquentes en pareille matière, ni des trépas prématurés, ni de l'éloignement des proches, ni de l'absence de l'épouse et des enfants, ni de toutes les autres difficultés : hors d'eux-mêmes et enivrés de la passion des richesses, ils bravent toutes les aspérités du chemin par lequel ils pensent devoir y parvenir. Et nous à qui l'on offre, non point des richesses et des biens terrestres, mais les cieux et les biens qu'ils contiennent, biens que l'œil n'a jamais vus, que l'oreille n'a jamais ouï raconter, dont le cœur humain n'a jamais conçu l'idée, nous ne parlons que de tranquillité infiniment plus lâches et plus misérables en cela, que ces ambitieux de la fortune. Eh quoi ! ô homme, c'est au ciel que tu dois aller, c'est le royaume céleste que tu dois recevoir, et tu demandes si ce chemin, si ce voyage n'offre rien de pénible, et tu le demandes sans en avoir honte, sans en rougir, sans te cacher dans les entrailles de la terre ! Alors même qu'il nous faudrait souffrir tous les maux dont l'humanité est susceptible, l'injure, l'outrage, le déshonneur, la calomnie, le glaive, le fer, le feu, les bêtes féroces, la mort au sein des flots, la famine, la maladie, et toutes les horreurs auxquelles la vie humaine a pu être en butte jusqu'à ce jour; est-ce que, je vous le demande, nous ne devrions pas les envisager avec dérision et mépris ? Quoi de plus grossier, de plus vil, de plus malheureux qu'une âme autrement disposée ? Le fidèle épris des biens célestes doit, non seulement ne pas rechercher la tranquillité ici-bas, mais quand même il en jouirait, n'y faire aucune attention. Ne serait-il pas inconcevable que, tandis que les hommes livrés à de folles amours, se donnent si complètement à l'objet de leur passion que, hormis cet objet et sa présence, aucun des biens, très nombreux d'ailleurs, de cette vie ne leur paraît agréable; nous dont le cœur brûle, non d'un amour insensé, mais de l'amour le plus sublime, loin de dédaigner les charmes de la tranquillité présente, nous ne songions, quand nous ne la possédons pas, qu'à nous la procurer ?

7. Non, mon cher ami, le désir des choses célestes ne remplit pas nos cœurs, comme il devrait les remplir : autrement, tout ce qui nous semble pénible, nous le regarderions comme une ombre vaine et ridicule. Quiconque est épris des biens d'ici-bas, ne méritera jamais de contempler les biens à venir. Mais quiconque les méprise et n'y attache pas plus d'importance qu'à une ombre et qu'à un songe, jouira bientôt de ces trésors spirituels et inappréciables. Les

hommes qui sont franchement animés de ces sentiments, en seront embrasés comme les épines le sont par la flamme; seraient-ils en proie à une infinité de maux, seraient-ils chargés des liens de péchés sans nombre, dévorés par les vives ardeurs de toute sorte de désirs, plongés dans le tumulte des choses du siècle, on dirait qu'une verge impitoyable chasse tous ces hôtes funestes et en délivre leur âme. De même qu'un vent impétueux emportera aisément une légère poussière, de même les flots de la componction emporteront avec rapidité la multitude de ces désirs insensés qui seront balayés et dispersés en moins de temps que la poudre ou la vapeur la plus légère. Si l'amour charnel asservit l'âme au point de la soustraire à tout le reste et de l'attacher uniquement à la domination tyrannique de l'objet aimé, que ne devrait pas faire l'amour du Christ et la crainte d'en être séparé ? Il n'est pas commode, il est même impossible d'unir ensemble le fer et l'eau; il ne l'est pas moins, à mon sens, de mettre ensemble la volupté et la componction; ce sont deux choses contraires l'une à l'autre et par la même incompatibles. L'une munit l'âme d'ailes légères; l'autre la rend plus pesante que le plomb. Cette vérité, je n'essaie pas de la confirmer par mes paroles, mais par les paroles d'un homme qu'animaient ces magnifiques sentiments. Quel est cet homme ? Paul lui-même, cet ami passionné du Christ, cet apôtre si profondément blessé du désir de rejoindre son maître, qu'il se plaignait avec gémissements de la durée et de la longueur de son pèlerinage. « Nous qui sommes sous cette tente, disait-il, nous gémissons. » (II Cor 5,4) Pourtant, il désirait et il voulait rester ici-bas à cause du Christ. « Il est nécessaire, ajoutait-il, que je reste encore dans ma chair, à cause de vous; » à savoir, pour accroître les progrès de la foi dans le monde. Voilà pourquoi il endurait la faim, la soif, la nudité, les chaînes, les divers genres de mort, les traversées, les naufrages et tous les maux dont il parle; loin d'en être accablé, il les supportait avec bonheur, grâce à son amour pour le Christ. Aussi s'écria-t-il : « Dans toutes ces épreuves nous sommes victorieux, à cause de celui qui nous a aimés, » (Rom 8,37) Et n'en soyez pas étonnés, si l'amour des hommes nous porte souvent à braver la mort, que ne fera pas l'amour du Christ ? Quelle amertume n'adoucirait-il pas ? Pour l'apôtre, toutes les tribulations lui étaient légères, parce que ses regards étaient exclusivement fixés sur son bien-aimé, parce que souffrir pour Jésus lui semblait et avec raison supérieur à toute volupté et à toute jouissance. Il ne s'estimait point être sur la terre, ni vivre au milieu de ce siècle, ni converser avec les hommes. Comme s'il eût déjà obtenu le céleste héritage, comme s'il fût devenu le concitoyen des anges, comme s'il eût reçu le royaume de Dieu et savouré déjà le bonheur de le contempler face à face, il méprisait tout ce que le monde renferme de fâcheux et d'aimable, et il ne s'inquiétait en rien de cette tranquillité que nous ne cessons de réclamer. Il s'écriait au contraire : « Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif, la nudité; nous sommes en butte aux outrages, nous n'avons point de demeure stable; nous travaillons péniblement de nos propres mains. On nous maudit et nous bénissons; on nous persécute et nous souffrons avec patience; on blasphème à notre sujet, et nous prions. Nous sommes devenus, ajoute-t-il, comme les balayures du monde et le rebut universel jusqu'à présent. » (I Cor 4,11-13) Ayant une fois élevé les yeux de son âme vers le ciel, saisi par la beauté de ce spectacle, il n'avait pu consentir à revenir désormais sur la terre. Tel qu'un indigent obscur qui, après avoir passé toute sa vie dans un ténébreux et misérable réduit, voyant un roi resplendissant d'or et de pierreries, ne voudrait plus même penser dès ce moment à sa pauvre demeure, et chercherait par tous les moyens en son pouvoir à se fixer près du palais du monarque, le bienheureux Paul ayant considéré les cieus, méprisa notre pauvreté terrestre; et, tout en vivant par son corps au milieu des hommes, il ne s'occupa d'aucun des soins d'ici-bas, et se consacra entièrement à sa céleste patrie. Et pourquoi parlai-je des misères de la vie présente ? L'amour du Christ régnait en lui avec tant de véhémence que, si on lui eût proposé de souffrir pour son maître d'éternelles tortures, il n'eût pas un seul moment hésité ! Ah ce n'est pas comme nous, mercenaires qui sommes partagés entre la crainte de l'enfer et le désir du ciel, ce n'est pas ainsi qu'il servait le Christ. Son amour, d'une excellence et d'une pureté bien différentes, l'entraînait à souffrir et à entreprendre quoi que ce fût pour contenter l'affection extrême qu'il avait pour Jésus. Enfin, ce sentiment absorbait à ce point son intelligence que le bien le plus cher à ses yeux, la présence et la société du Christ, ce bien pour lequel il dédaignait et le ciel et l'enfer, il l'eût encore sacrifié volontiers pour son maître, acceptant pour lui plaire avec empressement et bonheur comme la plus désirable des choses, la plus affreuse des déceptions.

8. Peut-être ce que je viens de dire laisse-t-il dans quelques esprits de l'obscurité. J'avertis pourtant ces personnes que, lorsque j'aurai répandu sur cette matière plus de clarté, ce qui a été dit leur paraîtra non plus obscur, mais au-dessus de toute créance. Et qu'elles n'en soient pas surprises : le bienheureux Paul lui-même s'attendait à se heurter ici contre

l'incrédulité; et c'est pour cela qu'il fait ces protestations préalables : «Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, et ma conscience me rend ce témoignage par le saint Esprit.» (Rom 9,1) Malgré ces précautions, malgré les témoins qu'il invoque à l'appui de sa conscience, en ce moment même on n'ajoute pas foi à ses paroles. Que se proposait-il donc de dire ? Ecoutez. Il a déjà parlé des tribulations de ce monde, et il s'est écrié : «Qui donc nous séparera de l'amour du Christ ? la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les dangers, le glaive ?» Il ne lui suffit pas de cette énumération empruntée à la terre; il monte au ciel, et pour montrer qu'il est aisé de mépriser pour le Christ les souffrances de ce monde, il poursuit en ces termes : «Non, certes, ni les anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus profond, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus.» (Rom 8,35-39) Voici en d'autres termes sa pensée : Non seulement les hommes seront impuissants à m'arracher à cet amour, mais les anges et toutes les vertus célestes, si elles y employaient leurs efforts, ne sauraient y réussir. Quand même il me faudrait déchoir du royaume des cieux, quand même il me faudrait pour le Christ être précipité dans l'enfer, je ne m'épouvanterais d'aucune de ces choses. En effet, les mots, «ce qu'il y a de plus haut, ce qu'il y a de plus profond, la mort et la vie,» n'ont pas d'autre signification.

En s'exprimant de cette manière, l'apôtre ne voulait point représenter les anges comme capables de chercher à l'éloigner du Christ : quoique rien de pareil ne puisse arriver, il recourt à cette comparaison pour expliquer la grandeur de son amour et le faire connaître à tout le monde. Telle est la conduite des personnes qui aiment; elles ne sauraient se résoudre à couvrir leur affection du voile du silence; elles vont exposant la flamme dont elles brûlent à tous leurs amis, comme si, à raconter sans cesse la vivacité de son amour, le cœur trouvait quelque délasserment. Ainsi fait l'apôtre : il embrasse tout par la pensée, le présent, l'avenir, le passé, ce qui n'arrivera jamais, le visible et l'invisible, tous les tourments et tout le bonheur imaginables; puis, ces choses ne lui paraissant pas suffire à déclarer l'étendue de sa charité, il nous entretient d'êtres qui n'ont aucune existence, car ces mots : «aucune autre créature,» signifient celles qui n'existent pas : après quoi il conclut que rien de tout ce dont il a parlé ne pourra nous séparer de l'amour divine, qui est dans le Christ Jésus.

C'est à cette sublimité que s'est élevée la charité de l'apôtre. Nous devrions être ses imitateurs; mais nous ne supportons même pas avec patience les afflictions de cette vie : à voir nos inquiétudes et nos emportements, on dirait des malades agités par la fièvre. C'est que le mal auquel notre âme est livrée depuis longtemps, est devenu par cela même, pour ainsi parler, incurable : nous ne saurions plus concevoir la possibilité d'une santé parfaite, elle nous paraît impossible désormais à recouvrer. Nous rappelle-t-on le souvenir des apôtres, nous expose-t-on leurs vertus, au lieu de fondre sur-le-champ en larmes, à cause de l'abaissement où nous sommes descendus, nous ne voyons même pas la culpabilité de nos actions, et nous nous regardons simplement comme incapables de nous élever à cette hauteur. Quelqu'un nous en demande-t-il la raison, nous donnons aussitôt cette stupide excuse : «C'est qu'il s'agit de Paul, de Pierre, de Jean.» Qu'est-ce à dire, «il s'agit de Paul ou bien de Pierre ?» Est-ce que, s'il vous plaît, ces apôtres ne possédaient pas la même nature que vous ? Est-ce qu'ils ne sont pas entrés dans la vie par la même voie ? est-ce qu'ils n'ont pas été nourris avec les mêmes aliments ? est-ce qu'ils ne respiraient pas le même air ? est-ce qu'ils n'usaient point des mêmes choses ? Quelques-uns n'avaient-ils point pris une épouse et n'en avaient-ils pas eu des enfants ? les autres n'exerçaient-ils pas une profession séculière; les autres, enfin, n'étaient-ils point tombés eux-mêmes dans le gouffre de l'iniquité ? Mais, reprendrez-vous, ils avaient en abondance la grâce de Dieu. – Oui, si l'on nous imposait de ressusciter les morts, d'ouvrir les yeux des aveugles, de guérir les lépreux, de redresser les paralytiques, de chasser les démons, de soulager d'autres maladies dangereuses, on s'autoriserait, je le comprends, à bon droit de cette réponse, Mais puisqu'il est question de la régularité des mœurs et de témoignages de soumission, quel rapport y a-t-il entre cette réponse et la question proposée ? Car vous aussi avez reçu la grâce par le baptême; vous aussi avez eu l'esprit en participation, sinon de manière à opérer des prodiges, du moins de manière à pouvoir mener une conduite pure et irréprochable. Notre perversité n'a qu'une seule cause, la négligence. Au jour du jugement, ce n'est pas à ceux qui auront accompli des miracles que le Christ distribuera ses récompenses, mais à ceux qui auront observé ses commandements. «Venez, dira-t-il, les bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde;» non assurément que vous ayez fait des miracles; mais «j'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez couvert; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais captif, et vous

êtes venu à moi.» (Mt 25,34) Dans les béatitudes, jamais le Sauveur ne parle de ceux qui font des miracles, mais de ceux qui vivent selon la droiture.

9. Si maintenant cette grâce s'épanche avec moins d'abondance, nous ne saurions ni en souffrir, ni y trouver une excuse quand il faudra rendre compte de nos actes. Ce n'est point à cause de leurs miracles que nous donnons aux saints notre admiration, ces miracles étant exclusivement l'effet de la puissance du Seigneur; mais à cause de leur conduite angélique, parce qu'elle est le résultat du concours simultané de leur zèle et de l'assistance divine. Ce n'est pas là ma doctrine, mais celle de ce grand imitateur du Christ. Ecrivant à ses disciples contre les faux apôtres, et voulant établir une ligne de démarcation entre le ministère légitime et le ministère illégitime, il la trouvait, non dans les miracles, mais dans les œuvres. «Sont-ils ministres du Christ, s'écrie-t-il ? Dusse-je passer pour un insensé, je le suis encore plus qu'eux. J'ai essuyé plus de fatigues, reçu plus de coups, enduré plus de prisons. Je me suis vu souvent près de la mort. J'ai reçu des Juifs jusqu'à cinq fois trente-neuf coups de fouet. J'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; trois fois j'ai fait naufrage; j'ai passé un jour et une nuit au sein de la mer; fréquemment en péril dans les voyages, en péril sur les fleuves, en péril parmi les voleurs, en péril au milieu des miens, en péril au milieu des païens, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères; dans les travaux et les chagrins, dans les veilles, dans la faim, dans la soif, dans les jeûnes, dans le froid, dans la nudité, En outre, ma sollicitude pour toutes les Eglises, mon occupation de tous les jours. Qui est faible, sans que je sois faible avec lui ? Qui est scandalisé, sans que je brûle ?» (II Cor 11,23-29) Voilà les titres des apôtres à mon admiration. Quant à ceux qui, par une permission de la providence de Dieu, ont opéré des prodiges sans y joindre les œuvres, bien loin de mériter l'admiration, ils n'ont que l'ignominie en partage, selon ces paroles du Christ : «Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas en votre nom chassé les démons ? N'avons-nous pas accompli en votre nom plusieurs prodiges ? Et je leur répondrai : Retirez-vous de moi, vous tous artisans d'iniquité. En vérité, je ne vous connais pas.» (Mt 7,22-23) Aussi avertissait-il ses disciples en ces termes : «Ne vous réjouissez pas de ce que les démons obéissent à votre voix; mais bien parce que vos noms sont écrits dans le ciel.» (Luc 10,20) Une vie droite, quoique sans miracles opérés, n'en recevra pas pour cela une couronne moins resplendissante. Une vie d'iniquité, quoique signalée par des miracles, ne réussira pas davantage à se soustraire au châtement.

C'est donc là un langage superflu, et non seulement superflu, mais dangereux et susceptible de favoriser les erreurs de bien des hérétiques, Si les saints n'étaient arrivés si haut que par la grâce du Christ et non par leur propre volonté, qu'est-ce qui empêcherait que tous les hommes s'élevassent à la même hauteur ? Que la grâce n'exigeât pas notre concours préalable, et elle se répandrait avec impétuosité dans toutes les âmes; car Dieu ne fait pas acception de personne. Mais comme elle requiert probablement notre concours, de là vient qu'elle s'attache aux uns et demeure avec eux, tandis qu'elle s'envole loin des autres, et que pour d'autres elle ne les effleure même pas. Du reste, que Dieu ait accordé sa grâce au bienheureux Paul avant que celui-ci eût donné quelque preuve sublime de vertu, et après avoir sondé ses dispositions, ces paroles concernant l'apôtre l'indiquent : «Il est pour moi un vase d'élection, et je le destine à porter mon nom devant les nations, les rois et toute la race d'Israël.» (Ac 9,15) Tel est le témoignage qu'a rendu, alors que la grâce n'était pas encore présente, celui qui sonde nos cœurs à tous. Prenons garde, en conséquence, mes bien-aimés, de ne pas nous séduire nous-mêmes, sous ce prétexte que nous ne saurions devenir les égaux de Paul. Quant à la grâce et aux miracles qui ont caractérisé cet apôtre, il n'y aura pas d'autre Paul à l'avenir; mais quant à la régularité de la conduite, tout fidèle peut être, s'il le veut, semblable à lui. Si personne ne l'est, c'est que personne ne veut l'être.

Je ne vois vraiment pas comment j'en suis venu à ce point d'aberration de rechercher de fidèles émules de Paul, lorsqu'il m'est impossible d'en découvrir à qui il soit permis d'assigner le troisième ou le quatrième rang après lui. Aussi faudrait-il prolonger nos gémissements, nos lamentations et nos larmes, non pas un seul jour, mais la vie entière; avec de pareilles dispositions, il nous serait beaucoup plus facile désormais d'éviter le péché. Refusez-vous d'ajouter foi à mes paroles ? considérez les hommes que surprend quelque rude affliction, temporelle, cela va sans dire. Je ne parle pas des hommes qui vivent confondus dans la foule et au prix de bien des fatigues; mais des hommes efféminés qui ne connaissent qu'une seule chose, la mollesse. Eh bien ces hommes livrés à l'intempérance, ces hommes esclaves de leur ventre, ces hommes qui prolongent leurs repas du matin jusqu'au soir, et leurs repas du soir jusqu'au milieu de la nuit; ces hommes qui ravissent le bien d'autrui, qui n'épargnent ni la

veuve, ni le faible, ni l'indigent, et qui montrent un cœur dur jusqu'à la cruauté; ces hommes, s'ils viennent à être surpris par une de ces douleurs qui remuent et troublent l'âme jusque dans ses profondeurs, brisent avec ces convoitises immondes et prévaricatrices, et, embrassant les règles de la philosophie chrétienne, s'exercent généreusement à coucher sur la dure, aux veilles, aux austérités, à la patience, aux jeûnes, au silence, à la modestie, à l'humilité et aux œuvres de charité. Eux qui avaient accoutumé naguère de dépouiller le prochain de ses biens, renoncent avec bonheur en ce moment à leurs propres biens. Quelqu'un voudrait-il livrer aux flammes leur maison et tout ce qu'ils possèdent, ils n'en éprouveraient pas la plus légère émotion. J'en ai connu plusieurs moi-même qui, ayant perdu les objets de leurs affections les plus chères, ont abandonné la ville et ses plaisirs pour fixer leur séjour à la campagne; d'autres élevaient leur demeure auprès des tombeaux de leurs morts chéris, et y achevaient leur vie. Mais renvoyons ces exemples à un autre moment. Tant qu'ils sentent l'étreinte piquante de la douleur, ils ne font plus attention aux biens de cette vie : l'énergie insensée qu'ils déployaient à ramasser des trésors et à les conserver, à se frayer un chemin vers la puissance et à capter la faveur de la multitude, ils l'arrachent de leur âme et la laissent consumer comme l'herbe ou la fleur des champs, par les flammes dévorantes de l'affliction : telle est la sagesse à laquelle parvient leur âme, qu'ils ne souffrent plus même qu'on parle en leur présence des plaisirs de ce monde; tout ce qui naguère était pour eux un objet de délices, ne réveille en eux que de l'aversion et une extrême amertume. Aucun de leurs serviteurs ni de leurs amis n'oserait les entretenir des affaires du siècle, même des plus pressantes : à ces entretiens ont succédé des entretiens sur la philosophie. A l'école de la douleur, l'âme est instruite, comme dans un lieu saint, du néant de la nature humaine, de la brièveté de la vie présente, de l'instabilité et de la corruptibilité des biens de ce monde, du masque trompeur des choses qui occupent la scène d'ici-bas. C'est alors que l'on méprise souverainement l'argent, que l'on étouffe la colère, que l'on dédaigne l'ambition; ni la jalousie ne saisira, ni l'orgueil n'emportera celui que la douceur a brisé; la concupiscence n'allumera pas en lui de criminelles ardeurs. Tout cela s'est enfui, et il ne lui reste qu'une seule pensée, celle qui retrace continuellement l'image de l'être adoré qu'il a perdu : c'est là sa nourriture, là sa boisson, là son sommeil, sa jouissance, son repos, sa plus grande consolation; c'est là désormais sa gloire, ses richesses, sa puissance et ses plaisirs.

10. Ainsi devrions-nous pleurer sur notre salut compromis, pour ne dire rien de plus. C'est avec les élans d'un pareil désir, d'une ardeur pareille qu'il faudrait fixer là-dessus les yeux de notre âme; tout devrait nous en rappeler le souvenir et l'image. Les hommes qui ont perdu leurs enfants ou leur épouse ne pensent qu'à une chose, à reproduire les traits de ceux dont ils sont séparés : nous avons perdu le royaume des cieux, et nous songeons à tout excepté à ce que nous avons perdu. Parmi ces personnes aucune, fût-elle de sang royal, ne rougira de porter le deuil accoutumé : on la verra s'asseoir à terre, verser des larmes amères, prendre d'autres vêtements, et donner sans se contenir toutes les marques ordinaires d'une douleur de cette nature. Elle ne se préoccupera ni de l'éducation qu'elle a reçue, ni du maintien qu'elle peut avoir, ni des maladies qui sont quelquefois la conséquence de ces chagrins profonds; elle supportera tout cela avec la plus grande facilité. Ces témoignages de douleur et d'autres encore plus vifs, on les remarquera, non seulement chez des hommes, mais aussi chez des femmes, et même chez les plus faibles. Et cependant, quand nous avons à déplorer la perte de notre âme, et non de nos épouses ou de nos enfants, de notre âme à nous, dis-je, et non de l'âme d'un étranger, nous alléguons pour prétexte la faiblesse, de notre corps et nos habitudes délicates en fait de nourriture. Plût à Dieu que le mal s'arrêtât là ! car nous ne faisons même pas ce en quoi nous n'aurions nullement besoin de forces corporelles. Avons-nous vraiment besoin de forces corporelles, je vous le demande, pour avoir le cœur contrit, pour prier dans la sobriété et dans la vigilance, pour examiner nos péchés, pour nous débarrasser de toute enflure et de tout orgueil, pour former nos pensées à l'humilité ? Ces choses pourtant nous rendent le Seigneur propice et n'exigent pas beaucoup de peine; nonobstant, nous ne les faisons pas. La véritable affliction ne consiste pas exclusivement à se couvrir d'un sac, à s'enfermer dans une cellule, à s'asseoir dans l'obscurité, mais à ne perdre jamais de vue le souvenir de ses fautes, à interroger sa conscience sur ces points, à mesurer souvent la distance qui, dans le chemin où nous sommes, nous sépare du royaume de Dieu.

Et comment, me demanderez-vous, cela pourra-t-il se faire ? – De quelle manière, dites-vous ? Et en ayant l'enfer toujours présent li nos yeux, aussi bien que les anges chargés de rassembler de toutes les extrémités de la terre ceux qui sont condamnés aux supplices éternels; en considérant quel malheur ce serait pour nous, abstraction faite de l'enfer, d'être privés du royaume des cieux. Oui, alors même que nous ne serions pas menacés de ces

DISCOURS SUR LA COMONCTION

flammes redoutables, alors même que des supplices sans fin ne nous seraient pas réservés, la perspective seule d'être éloignés de la société du Christ, si bon et si doux, du Christ qui s'est livré pour nous à la mort et qui a tout souffert afin de nous soustraire à ces peines et de nous réconcilier avec son Père, dont nos péchés nous avaient rendus les ennemis; cette perspective, dis-je même dans le cas où nous ne serions pas privés des biens éternels et ineffables qui nous sont proposés, devrait être plus puissante que toute espèce de châtement, et suffire pour ranimer notre âme et l'arracher sans retour à l'engourdissement. Si, en parcourant l'histoire des cinq vierges que le défaut d'huile fit exclure de la chambre de l'époux, nous sommes aussi émus et aussi troublés qu'elles-mêmes de cette sentence; si nous songeons après cela que notre torpeur attirera sur nous le même sort; aurions-nous un cœur de pierre et serions-nous insensibles devant un exemple aussi frappant, au point de tomber dans une superbe indifférence ?

Il nous serait facile de poursuivre encore ce discours, mais comme en l'écrivant nous avons eu pour but de faire acte d'obéissance et pas autre chose, ces réflexions seront plus que suffisantes. Je sais d'ailleurs parfaitement que la vertu de comonction a atteint chez vous la perfection; je sais qu'il vous serait aisé de nous l'apprendre, même par votre silence, pourvu que nous consentions à partager quelque temps votre vie si pieuse, à contempler votre existence crucifiée. Si nos contemporains désirent se former à la comonction, qu'ils se transportent auprès de vous; pour nos descendants, qu'ils écoutent le récit de votre vie; car je suis persuadé que ce récit serait particulièrement efficace. C'est pourquoi je vous supplie et je vous conjure de faire quelque chose pour nous en retour, et de nous accorder en récompense une part dans vos prières : que nous ne nous bornions pas à parler de la comonction, que nous la montrions vivante dans nos œuvres. D'autant plus que la doctrine sans les œuvres, loin de procurer quelque avantage, est un motif de châtement et de condamnation pour celui dont la conduite respire la négligence. «Ce n'est point celui qui me dira : Seigneur, Seigneur; mais celui qui joindra l'exemple au précepte qu'on appellera grand dans le royaume des cieux.» (Mt 5,19)

A STÉLÉCHIUS
sur la Componction

SECOND DISCOURS

1. Et comment ce que vous ordonnez, ô homme de Dieu, pourrait-il se faire ? Comment, vous si saint, ô Stéléchius, demandez-vous à une âme si froide et si faible de discourir sur la componction ? Il faudrait, ce me semble, pour tenir un langage digne d'un pareil sujet, être embrasé plus que tout autre de cette ardeur, en sorte que nos paroles tombassent comme un fer brûlant sur les âmes des auditeurs, Pour nous, nous n'avons pas ce feu divin; tout ce qui est en nous n'est que cendre et que poussière. Où pourrions-nous, dites-le-moi, allumer cette flamme ? car nous n'avons ni l'étincelle ni la matière convenable, le souffle propre à l'activer ne s'élève pas, et elle est bien profonde, l'obscurité que la multitude de nos péchés li répandue sur notre âme. Quant à moi, je l'ignore : c'est à vous, qui nous imposez cette tâche, de nous indiquer les moyens de l'accomplir et d'obtenir un résultat satisfaisant; notre langue est pour cela prête à vous accorder le concours dont elle est capable. Mais vous, de votre côté, priez celui qui guérit les cœurs brisés, qui relève le pauvre du sol où il gît, d'allumer en nous ce feu qui consume toutes les faiblesses humaines, qui nous soustrait à la léthargie, aux engourdissements, à la pesanteur de la chair, qui permet à l'âme de voler d'une aile rapide vers les cieus, et qui, des hauteurs de la voûte céleste comme d'un point culminant, déroule à nos regards le vain et trompeur spectacle de la vie présente. Quiconque est incapable de prendre cet essor et de s'asseoir en ce lieu d'observation, celui-là ne saurait voir ni la terre, ni les choses de la terre, comme elles méritent d'être vues.

Bien des circonstances ici-bas, obscurcissant notre vue, étourdissant nos oreilles et enchaînant notre langue, il nous faut nous arracher à ce milieu de trouble et de fumée, et gagner cette solitude où règnent un calme pur et une sérénité parfaite, d'où le tumulte est à jamais exclu, où les regards sont inévitablement fixés sur Dieu, objet unique de nos désirs, où les oreilles n'ayant aucun trouble à redouter ne sont occupées qu'à écouter une symphonie spirituelle d'une ineffable harmonie. Ces suaves accords charment si puissamment l'âme qui les a une fois entendus, qu'elle ne saurait plus trouver de plaisir ni dans le boire, ni dans le manger, ni dans le sommeil, depuis qu'elle a savouré ces délicieuses mélodies. Aussi le bruit confus des affaires du siècle, les ennuis que suscitent les choses matérielles ne sauraient affaiblir la sonorité de ces chants. Les rugissements des tempêtes d'ici-bas ne retentissent pas jusqu'à ces hauteurs où habite l'âme. De même que les habitants de hautes montagnes ne voient et n'entendent aucune des choses qui se passent dans la ville, ou n'entendent tout au plus que des clameurs confuses et monotones pareilles au bourdonnement des guêpes; de même, les âmes qui, se détachant des choses du siècle, se sont envolées sur les hauteurs spirituelles de la philosophie, ne perçoivent plus ce qui se passe parmi nous. Tant que l'âme s'occupe des choses de la terre, le corps et les sens la chargent à l'envi de liens, et soulèvent autour d'elle en tous sens l'ouragan terrible des jouissances passagères. L'ouïe, la vue, le tact, l'odorat, la langue font pénétrer jusqu'à elle du dehors une infinité de maux. Mais dès qu'elle a gagné les sphères élevées, et qu'elle a consacré ses loisirs aux choses spirituelles, elle ferme par cela même tout accès aux images mauvaises. Ce n'est pas qu'elle annule l'action des sens; mais elle lui donne un but sublime. Telle qu'une maîtresse sévère et redoutée qui se proposant d'élaborer un de ces parfums précieux dont la préparation demande beaucoup de frais et de soins, anime l'ardeur de ses servantes, les appelle auprès d'elle, ordonne à l'une de passer au crible les ingrédients qui ne sont pas encore élaborés, à l'autre de peser exactement, la balance à la main, la quantité qui doit y entrer pour ne pas altérer les proportions voulues, à une autre de faire cuire ceci, à une autre de broyer cela, à une autre d'opérer tel mélange, à une autre de prendre un vase d'albâtre, à une autre de prendre un vase différent, à une autre enfin de faire telle ou telle autre chose; de telle manière que, occupant à la fois leur esprit et leurs mains, elle veille à ce que rien ne se gâte, et elle ne souffre pas que l'on aille dehors, ni que l'on porte ailleurs ses regards; ainsi l'âme qui élabore le parfum précieux de la componction, rappelle à elle les sens, les ravit à toute oisiveté dangereuse. Lui arrive-t-il de s'appliquer à la méditation de la vertu et des choses de Dieu, elle prive les sens de toute leur énergie; de crainte que, se répandant d'une manière superflue et intempestive, ils ne troublent le calme qui doit régner à l'intérieur, C'est pourquoi des sons viendraient-ils frapper les oreilles, un spectacle quelconque les regards, rien ne pénètre au dedans parce que l'âme absorbe en elle-même l'activité de chacun des sens, Que parlé-je de sons et de spectacles ? Bien des gens, en pareille situation, non seulement ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe sous leurs

yeux, mais encore ne sentent pas les secousses qu'on leur donne. Telle est la puissance de l'âme qu'il nous est facile, si nous le voulons, tout en habitant sur la terre, de rester insensible à tout ce qui se voit à sa surface, comme si nous habitons dans le ciel.

2. C'est là qu'en était le bienheureux Paul. Au milieu des villes où il séjournait, il était aussi éloigné des choses de la terre que nous le sommes des cadavres des trépassés. Lorsqu'il disait. «Le monde est crucifié pour moi,» (Gal 6,14) il parlait de cette insensibilité; encore ne se borne-t-il pas à ces paroles, et parle-t-il d'une insensibilité double en quelque façon. Ce n'est pas assez pour lui de dire : «Le monde est crucifié pour moi;» au lieu de rentrer dans le silence, il poursuit et il ajoute : «Et moi je suis crucifié au monde.» Assurément il y a beaucoup de philosophie à considérer le monde comme un cadavre; mais il y en a plus encore à se considérer comme un cadavre pour le monde. Voici, du reste, la pensée de Paul dans toute sa clarté : il veut dire qu'il est non seulement aussi étranger aux choses présentes que les vivants le sont à ceux qui sont morts, mais autant que les morts le sont vis à vis des morts eux-mêmes. Un homme plein de vie, quoique la vue d'un cadavre ne réveille en lui aucun désir, ne reste pas à ce spectacle complètement insensible : il admirera la beauté de ses traits, ou bien il lui paiera un tribut de compassion et de larmes; disposition et sentiment qu'un mort ne saurait avoir pour un autre mort, C'est pour mettre en lumière cette idée que l'apôtre, après avoir dit : «Le monde est crucifié pour moi,» ajoute : «Et moi, je le suis au monde.» Voyez-vous combien il était élevé au-dessus de la terre; et comment il avait su, tout en foulant ce sol grossier, se transporter au faite même des cieux ? N'allez pas me parler de la cime des montagnes, des forêts, des vallées, des solitudes désertes; elles ne suffisent pas pour bannir de l'âme toute inquiétude; il faut de plus cette flamme que le Christ alluma dans l'âme de Paul. Le bienheureux apôtre en augmente l'ardeur par la considération spirituelle; et il monte si haut, que de la terre il parvint à atteindre le ciel même, puis une sphère supérieure, puis une sphère encore plus élevée, il fut personnellement ravi presque au troisième ciel; quant à son amour et à son dévouement pour le Christ, il s'éleva non point jusqu'au troisième ciel, mais au-dessus de tous les deux. Paul était petit de stature, et de ce côté-là il n'avait sur nous aucun avantage; mais par ses sentiments spirituels, il a laissé bien loin les hommes qui sont sur la terre. On pourrait sans crainte d'erreur employer au sujet de ce saint la comparaison suivante : Qu'on se représente un foyer dont la flamme envelopperait la surface de la terre entière, s'élèverait en hauteur au-dessus de la voûte céleste, franchirait l'espace qui se déroule après, soit qu'il consiste dans une atmosphère semblable à la nôtre, soit qu'il consiste en une chose différente, et remplit de feu cet intervalle des deux premiers cieux; supposons que cette flamme n'arrête pas encore à ce point sa course; qu'elle atteigne le troisième ciel, qu'elle transforme tout cela en un immense bûcher, d'une largeur égale à celle de la terre, d'une hauteur égale à la distance qui nous sépare du troisième ciel, et on n'aura encore qu'une pâle image de l'amour de cet homme. Qu'il n'y ait dans ce langage rien d'hyperbolique, on s'en convaincra si l'on veut parcourir avec attention ce que nous ayons écrit sur ce sujet à Démétrius.

Voilà comment il nous faut aimer le Christ; voilà comment il faut nous détacher des choses d'ici-bas. C'est parce que l'âme des saints prophètes était remplie de dispositions de cette nature qu'ils reçurent de nouveaux yeux. Ils se détachaient des choses présentes, et c'était là l'effet de leur zèle; mais ensuite leurs yeux s'ouvraient à une lumière nouvelle et contemplaient l'avenir; c'était là l'effet de la grâce divine. Ainsi, Elisée méprise les biens de ce monde, il porte son amour vers le céleste royaume, il considère avec dédain toutes les choses d'ici-bas, la royauté, la puissance, la gloire, les honneurs que dispense la multitude, et il voit ce que nul autre n'avait vu, une montagne couverte tout entière de chevaux de feu, de chars de feu et de soldats de feu. Quiconque accorde son admiration aux choses présentes ne saurait mériter d'être admis à la contemplation des choses à venir. Quiconque méprise les premières, ne voit en elles qu'une ombre et un songe, sera bientôt mis en possession de ces inestimables trésors spirituels. Nous ne montrons à nos enfants les richesses qui conviennent vraiment à des hommes que lorsqu'ils sont parvenus à l'âge viril et qu'ils méprisent toutes les bagatelles de l'enfance : tant qu'ils admirent ces bagatelles nous les jugeons incapables de posséder des biens sérieux. De même, une âme qui n'a point appris à dédaigner les choses de cette misérable vie ne saurait admirer les choses célestes; si elle admire celles-ci, elle ne pourra pas s'empêcher de dédaigner celles-là. Le bienheureux Paul le disait dans un passage qui, quoiqu'il se rapporte aux dogmes, s'applique avec non moins de vérité aux dons de la grâce et aux mœurs. «L'homme animal, dit-il, ne saisit pas les choses qui viennent de l'Esprit de Dieu.» (I Cor 2,14)

3. Comme je le disais donc, recherchons la solitude, non seulement en tant qu'elle dépend des lieux, mais surtout en tant qu'elle dépend de la volonté, et que notre premier soin consiste à conduire notre âme dans des régions entièrement désertes. C'est en conséquence d'une disposition de cette nature que le bienheureux David, quoiqu'il habitât une ville, quoiqu'il gouvernât un royaume et qu'il fût environné de mille sollicitudes, soupirait après le Christ plus ardemment que ne le font les habitants des solitudes. Les larmes, les gémissements, les lamentations qu'il ne cessait d'exhaler soit le jour, soit la nuit, à peine un ou deux des fidèles qui aujourd'hui crucifient leur chair, les reproduisent-ils à nos yeux, si toutefois il en existe un seul. Il ne faut pas se contenter de regarder les signes de douleur que donnait David; mais nous devons examiner attentivement le personnage qui nous en offre le spectacle. Autre chose est de s'abaisser, de s'humilier et de se condamner à des austérités effrayantes lorsque l'on est revêtu d'une dignité des plus hautes, que l'on a tout le monde à ses ordres et que l'on ne relève de personne, ou d'agir de la même manière lorsqu'on ne jouit d'aucun de ces avantages, Il y a bien des choses qui sollicitent un prince à se relâcher et qui l'empêchent de mettre un frein à son âme. Les délices au milieu desquelles il vit, l'énervent et l'amollissent; la liberté dont il jouit sans mesure, le remplit d'orgueil et le porte à une arrogante fierté; l'amour de la gloire le consume aussi bien que l'amour charnel, lequel, après être né de l'indépendance, se développe sous l'influence de la mollesse. Ajoutez à cela que les soucis se précipitent de toutes parts sur lui comme de violents tourbillons, et jettent dans son cœur autant de trouble que les passions précédentes. Comment la componction ne viendrait-elle pas complètement se briser devant de si nombreux obstacles, surtout quand ce sentiment ne réussit pas aisément à prendre racine même dans une âme qui est en dehors de ces conditions ? Le simple particulier, au contraire, à moins d'être tout à fait corrompu, est à l'abri de ces causes de désordre : aussi l'encontre-t-il moins de difficultés à pénétrer son âme de componction que le prince au sein de la puissante, de la domination et de la grandeur. S'il est malaisé, ou, à parler plus exactement, impossible au feu et à l'eau de subsister ensemble, il n'est pas moins impossible, à mon sens, d'accorder la mollesse avec la componction : ce sont deux choses qui se repoussent et qui se détruisent l'une l'autre. La première engendre les larmes et la tempérance; la seconde, le rire et la folie. La première munit l'âme d'ailes rapides; la seconde la rend plus pesante que du plomb.

Mais je n'ai pas encore noté le point le plus important, à savoir, que David vivait à une époque où la régularité des mœurs n'était pas d'une obligation aussi impérieuse; tandis que, dans le combat qu'il nous faut livrer, le rire nous expose au même châtement que toute autre prévarication, alors que l'on exalte de toutes parts à nos oreilles le mérite des gémissements et des larmes. Toutefois, le bienheureux David brisa toutes ces barrières et ouvrit son âme à la componction la plus vive, comme s'il eût été confondu dans la foule, comme s'il n'avait même pas entrevu en songe la splendeur de la royauté et le luxe des cours; en sorte que, malgré la pourpre, le trône et le diadème, il témoigna une componction qui ne le cède en rien à la componction du fidèle dont la cendre, le sac, la solitude sont le partage, En effet, lorsque ce beau sentiment a pris une fois possession d'une âme, elle l'envahit avec autant de rapidité que le feu envahit les épines. Serions-nous en proie à une foule de maux, serions-nous chargés des liens de nombreux péchés, la componction eût-elle en outre à combattre la flamme ardente de nos passions et le fracas insupportable que soulèvent les choses du siècle, elle chasse en quelque sorte tous ses ennemis devant son fouet vengeur et les éloigne de notre âme. De même qu'une poudre légère ne saurait résister à l'action d'un vent impétueux; ainsi, la multitude de nos passions, loin de résister au souffle impétueux de la componction, disparaît et s'évanouit plus rapidement que la poussière et la fumée. Si l'amour du corps asservit l'âme au point de la rendre incapable de s'occuper d'autre chose que de céder à l'attrait tyrannique de l'objet aimé, que ne fera pas sur elle l'amour du Christ et la crainte d'en être séparé ? C'étaient ces deux sentiments qui agitaient le cœur du prophète, et qui le portaient à s'écrier : «Comme le cerf soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu.» – «Mon âme, disait-il encore, est pour vous comme un sol desséché.» – «Mon âme s'est attachée à vous.» – «Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère, ne me châtiez pas dans votre fureur.» (Ps 142,6; 112,8; 6,2)

4. Que l'on ne vienne pas me représenter que David, dans ce dernier psaume, pleure son propre péché : cela n'est point vrai, et le titre de cette composition ne permet pas de le supposer. Si l'on ne pouvait montrer aucun titre désignant le sujet des psaumes, rien n'empêcherait d'assigner à celui dont il est question le sujet que l'on indique; mais, comme le psaume consacré à exprimer le repentir du prophète, est ouvertement désigné, et que le sujet de celui-ci est tout différent, ne mettons pas, je vous en prie, le désordre dans les divines

Écritures, et ne déclarons pas nos raisonnements plus décisifs que les enseignements de l'Esprit saint. Quel est donc le titre du psaume cité ? Du huitième jour. Or quel est ce huitième jour, sinon le jour du Seigneur, ce jour terrible et remarquable, ce jour pareil à une ardente fournaise, ce jour qui fera trembler les puissances célestes elles-mêmes, car les vertus des cieux seront alors ébranlées, ce jour enfin où un fleuve de feu roulera ses flots devant les pas du monarque de l'univers ? (Ps 6,1) Le psalmiste appelle ce jour-là le huitième par allusion à la transformation et au renouvellement qui doivent signaler la vie future. La vie présente est simplement une semaine : lorsqu'elle commence, c'est le premier jour; lorsqu'elle finit, c'est le septième; renfermée toujours dans le même cercle, elle part du même point et aboutit invariablement au même terme. Personne ne songerait à dire que le dimanche est le huitième jour, mais qu'il est le premier, la semaine ne dépassant pas dans son cours le nombre de sept journées. Quand cet ordre de choses aura cessé et aura été dissous, alors le huitième jour commencera son cours; mais, dans son cours, il ne reviendra point à son point de départ et il s'en éloignera indéfiniment.

Or tel était l'esprit de composition dont était animé le prophète que la pensée du jugement était sans cesse présente à ses yeux; au milieu des serviteurs et de l'opulence dont il était environné, il méditait sans relâche sur ce jour auquel nous songeons à peine au fort des tribulations. C'est le souvenir constant des jugements du Seigneur qui lui a inspiré de composer ce psaume. Mais dans ce psaume, que dit-il ? «Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère, ne me châtiez pas dans votre fureur.» Par ces expressions de colère et de fureur, il indique le caractère redoutable des châtiments à venir, car il n'ignorait pas que Dieu est au-dessus de toute passion. Sa conscience pourtant lui rendait ce témoignage qu'il avait mérité, au lieu de châtiments, des honneurs et des couronnes. La foi par la vertu de laquelle il avait renversé la tour des étrangers, arrache le peuple juif des portes mêmes de la mort; la bonté avec laquelle il traita une, deux et plusieurs fois, son injuste ennemi, et le jugement que Dieu avait porté sur son compte, faisait ressortir suffisamment les mérites de ce grand homme et mieux que ses actes eux-mêmes. Si grande, si admirable que soit une action, on pourrait toujours la soupçonner entachée de quelque malice. Il est vrai que les œuvres de ce juste étaient pour la plupart à l'abri de tout soupçon. N'importe, dès lors que Dieu lui rend lui-même un témoignage favorable, ce jugement ne laisse plus subsister aucune ombre de doute; s'il n'eût manifesté une vertu à toute épreuve, jamais ce prince n'eût vu le ciel lui-même faire son éloge. Que dit donc le Seigneur à son sujet ? «J'ai trouvé David fils de Jessé, homme selon mon cœur.» (I Roi 13,14) Toutefois, après un pareil jugement, après tant de faits remarquables, David tient un langage qui conviendrait à des gens désespérés et sans crédit aucun auprès de Dieu, accomplissant de la sorte le précepte évangélique : «Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles.» (Luc 17,12) Que disait de plus ce malheureux publicain qui, couvert d'iniquités sans nombre, n'osait lever ses regards vers le ciel, ni prolonger sa prière, ni se tenir auprès du pharisien ? Ce dernier l'insultait par ces paroles : «Je ne suis pas comme le reste des hommes, ravisseur, injuste, adultère, ni comme ce publicain,» (Luc 18,11) Le publicain supporta ce propos si dur comme s'il n'eût rien entendu, bien loin de s'en indigner, il honora un homme qui l'insultait avec tant de superbe, au point de s'estimer indigne de fouler la terre que foulait le pharisien. Il ouvrit la bouche, mais uniquement pour avouer ses péchés. C'est en se frappant violemment la poitrine qu'il pliait Dieu de lui être propice. Qu'il agit ainsi, il n'y a rien en cela de surprenant; le grand nombre de ses péchés l'obligeait bon gré mal gré à baisser les regards vers la terre. Mais qu'un juste, qu'un homme dont la conscience était pure, se condamne comme se condamnait le publicain, c'est là, certes, quelque chose d'étrange et le signe d'un cœur vraiment contrit. Quelle différence y a-t-il entre ces mots : «Soyez-moi propice, car je ne suis qu'un pécheur,» (Luc 18,11) et ceux-ci : «Seigneur ne me reprenez pas dans votre colère, et ne me châtiez pas dans votre fureur ?» (Ps 6,2) Ces derniers vont même plus loin que les premiers. Le publicain n'osait lever ses regards vers le ciel; le juste faisait encore plus. L'un disait : «Soyez moi propice;» l'autre n'osait même pas tenir ce langage. David ne se bornait pas à dire : «Ne me reprenez pas;» il ajoutait : «dans votre colère.» Il ne disait pas simplement : «Ne me châtiez pas;» il ajoutait : «dans votre fureur.» Il demandait non d'échapper au châtiment, mais de le subir moins rigoureux; de façon que l'humilité de son âme éclate de toutes parts, et en ce qu'il se juge digne de châtiments semblables, et en ce qu'il n'ose pas implorer de Dieu son pardon tout entier : conduite propre à ceux-là seulement qui ont attiré sur leur tête les sentiments les plus terribles, et qui se regardent avec conviction comme les plus pervers des hommes.

Chose encore plus frappante, ce saint roi suppliait le Seigneur de vouloir bien, dans sa miséricorde et dans sa clémence, ne pas le châtier trop rigoureusement, et d'avoir égard à sa faiblesse, «Ayez pitié de moi, ajoutait-il, parce que je suis faible,» (Ps 6,3) Qu'est-ceci ? Quoi ! l'homme qui a mérité le témoignage que nous avons entendu tout à l'heure, l'homme qui n'a jamais oublié les jugements de Dieu : «Vos jugements, dit-il en termes formels, je ne les ai jamais oubliés,» (Ps 108,30) l'homme qui brille d'un plus vif éclat que le soleil, cet homme tient maintenant un pareil langage ! Oui, et c'est là ce qui est admirable que, après tant d'actes remarquables de vertu, il n'ait jamais eu ni exprimé à ce propos aucun sentiment d'orgueil, et qu'il implore son salut de la clémence seule de Dieu. J'ai mérité, semble-t-il dire, un châtiment inévitable et des supplices sans fin. Cependant, je demande à être soulagé des maux qui m'accablent et que je ne saurais plus supporter, Ainsi, les esclaves qui se sont rendus coupables de toute sorte de crimes, ne pouvant nier absolument leur culpabilité, implorent un adoucissement à leurs peines, parce que les tourments de la flagellation mettent leur courage à bout. Pour moi je croirais que le prophète fait encore allusion à une autre genre de faiblesse. Quelle est cette faiblesse d'un genre nouveau ? Celle qui naît de la tristesse et des lamentations. D'ordinaire, la douleur, quand elle devient excessive et qu'elle s'abat sur nous avec trop de violence, consume entièrement les forces de notre âme. C'est là ce que souffrait le juste David, comme l'indiquent et la sentence de condamnation qu'il porte contre lui-même, et l'absence chez lui de toute espérance salutaire, et la présence de sentiments d'un ordre tout à fait opposé. La suite du psaume le montre jusqu'à l'évidence. «Ayez pitié de moi, parce que je suis faible, dit le serviteur de Dieu. Guérissez-moi, Seigneur, car le trouble a gagné mes os, et mon âme est en proie à une agitation violente.» Et cela après avoir dit : «Seigneur ne me reprenez pas dans votre colère.» (Ps 6,3) Si un homme dont la conscience était si pure demande à n'être pas soumis à un examen rigoureux, que devenir, nous que l'iniquité enveloppe de toutes parts, nous qui sommes si loin d'avoir autant de sujets à confiance, et qui n'avons jamais tenu l'ombre même d'un pareil langage ? Pourquoi donc une confession de cette nature dans la bouche de ce bienheureux ? C'est qu'il avait appris que personne ne sera justifié devant Dieu, et que le j juste à peine sera sauvé. Voilà pourquoi il prie tantôt en ces termes-ci : «N'entrez pas en jugement avec votre serviteur,» (Ps 117,2) tantôt en ces termes-là : «Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis faible»

5. C'est, en effet, une chose digne de considération que le silence persévérant du roi-prophète sur ses propres mérites, et son habitude de mettre dans la miséricorde de Dieu ses espérances de salut. Voilà le signe d'un cœur vraiment contrit, d'un esprit vraiment humilié; voilà ce qui le portait, malgré ses vertus, à trembler et à craindre plus que les pécheurs. Voulez-vous une preuve de cette frayeur et de cette crainte, écoutez ses propres paroles : «Si vous avez égard à nos iniquités, Seigneur; Seigneur, qui subsistera devant vous ?» (Ps 129,3) Il savait, le saint roi, et il savait à n'en pas douter, que nous avons contracté envers Dieu des dettes nombreuses, et que les fautes les plus légères méritent de graves châtiments. Il savait, par intuition de l'avenir, les lois que le Christ promulguerait durant son séjour parmi les hommes. Non seulement l'homicide, mais les outrages, les injures, les pensées mauvaises, le rire, les propos inutiles, les bouffonneries, et d'autres choses plus futiles encore étaient à ses yeux autant de fautes qu'attendait un châtiment redoutable. Aussi Paul, quoiqu'il ne se sentit coupable en aucune façon, disait-il : «Ma conscience ne me reproche rien; mais je ne suis pas néanmoins justifié,» (I Cor 4,4) Pourquoi cela ? Parce que, encore qu'il n'eût pas fait de mal, et il n'en avait pas commis, il n'estimait pas avoir honoré Dieu selon la mesure convenable. Oui, quand même nous endurerions mille morts, quand même nous déploierions une vertu sans tache, l'honneur que nous rendrions au Seigneur serait encore bien loin de celui que nous en avons reçu. Voyez en effet : il n'avait aucunement besoin de nous, il se suffisait pleinement à lui-même, et nonobstant il nous appelle du néant à l'être, il nous inspire une âme qui n'a rien de commun avec les autres créatures terrestres, il plante le paradis, il étend les cieux, il affermit la terre sous nos pas, il allume des flambeaux magnifiques, il donne pour ornements à la terre les lacs, les sources, les fleuves, les arbres et les fleurs; il parsème sur le firmament le chœur varié des astres, il rend la nuit non moins utile que le jour par le sommeil réparateur et les forces qu'elle nous dispense. Le sommeil, en effet, contribue autant que la nourriture à soutenir le corps, et en voici la preuve : on verra souvent des hommes supporter durant plusieurs jours consécutifs la privation de nourriture, tandis qu'il n'est pas possible de vivre quelques jours privé de sommeil. C'est encore le sommeil qui, rafraîchissant et dissipant la chaleur accablante que nous causent durant le jour soit les rayons du soleil, soit nos travaux accoutumés, nous permet de nous remettre le lendemain au travail, frais et dispos. Dans la saison de l'hiver, la nuit fournissant une plus longue carrière, nous oblige à rester dans nos

DISCOURS SUR LA COMONCTION

demeures et nous procure par cela même un plus doux repos et de plus douces jouissances. Ce n'est point au hasard et sans but que ce temps est celui des ténèbres, c'est afin de ménager à notre repos plus de calme. De même qu'une tendre mère, pour assoupir et endormir son enfant à la mamelle, l'entoure de ses bras et voile ses yeux avec un pan de son vêtement; ainsi Dieu déploie les ténèbres comme un voile sur la terre pour que les hommes se reposent de leurs fatigues. S'il n'en était pas ainsi, la passion des affaires, l'amour exagéré de l'argent, des labeurs sans fin absorberaient tous nos instants. L'ordre présent des choses, au contraire, nous oblige à nous délasser malgré nous de nos sueurs, délassément qui non seulement concerne le corps, mais dont l'âme elle-même profite. Que dire du calme et de la tranquillité qui règnent durant ces heures, du silence qui se répand en tous lieux ? Nulle part de fracas, nulle part ces clameurs qui retentissent pendant le jour, les uns gémissant sur leur pauvreté, les autres se récriant contre certaines injustices, d'autres déplorant leurs maladies et leurs infirmités corporelles, ceux-ci se lamentant sur la mort de leurs proches, ceux-là sur les biens qu'ils ont perdus, ceux-là enfin sur telle ou telle autre misère humaine, car le nombre en est si bien grand. C'est à cette tourmente, si je puis m'exprimer ainsi, que la nuit arrache les hommes pour les faire jouir du calme de son port. Tels sont les avantages que la nuit nous procure : nous connaissons tous ceux que nous procure le jour.

Que dire ensuite des facilités qui nous ont été octroyées en vue de nos relations mutuelles ? De crainte que la longueur des voyages ne devint un obstacle insurmontable aux rapports ! des hommes entre eux, Dieu, en nous donnant la mer, nous a tracé une route qui nous conduit par la voie la plus courte aux divers points de la terre entière. Ainsi ce globe devenant pour nous une seule et même demeure, il nous est aisé d'aller les uns vers les autres, de nous communiquer réciproquement les avantages dont nous jouissons : en sorte que, tout en n'occupant qu'une petite partie de ce globe, l'homme, en seigneur véritable de toute la terre, jouit de tous les biens qu'elle dispense. Tels les convives assis à une table opulente, en même temps qu'ils présentent aux convives éloignés les mets placés devant eux, n'ont en retour qu'à leur tendre la main pour en recevoir les mets dont ils sont éloignés. Si l'on entreprenait d'exposer dans un discours toutes les autres merveilles, on s'engagerait dans une voie sans limites, et on ne parviendrait même pas à en parcourir une petite partie. Comment y parvenir, vous qui n'êtes qu'un homme et qui essayez cependant de mesurer la sagesse insondable de Dieu ? Considérez en effet la diversité des arbres, les uns produisant des fruits, les autres n'en produisant pas, les uns venant dans les déserts, les autres dans les champs cultivés ou sur les montagnes. Remarquez la variété que vous offrent les semences, les plantes, les animaux terrestres, les animaux amphibies et les animaux aquatiques. Songez en outre que toutes ces choses visibles ont été créées pour nous : le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Semblable à un prince qui se serait préparé un splendide palais étincelant d'or, éblouissant de l'éclat des pierreries, ainsi le Seigneur disposa le monde avant d'en conférer à l'homme la jouissance et la royauté. Chose beaucoup plus admirable, il n'employa pas les pierres pour former le toit de cet édifice, mais une matière bien différente et bien plus précieuse; il ne l'éclaira pas au moyen d'une lampe d'or, mais il ordonna aux flambeaux qu'il avait placés au-dessus de l'édifice d'en parcourir la voûte, disposition non seulement d'une utilité frappante, mais encore de nature à nous causer les plus vives jouissances. Quant au pavé de cette demeure, il en fit une table splendide. Voilà ce qu'a fait le Seigneur pour une créature qui n'avait produit aucun acte de vertu. Après tant de bienfaits, l'homme s'étant néanmoins rendu coupable d'ingratitude envers son bienfaiteur, celui-ci ne le dépouilla pas entièrement de tout honneur, il se contenta de le chasser du paradis, l'empêchant ainsi par ce châtement de pousser plus loin son ingratitude, et de tomber encore dans un plus profond abîme,

Frappé de ces raisons et de bien d'autres encore que lui suggérait le divin esprit dont il était animé; considérant en outre les merveilles du commencement, et celles de chaque jour, et celles qui se rapportaient aux individus, et celles qui regardaient le genre humain tout entier, et les merveilles manifestes, et les merveilles cachées, qui l'emportent de beaucoup en nombre sur les autres; de plus, envisageant l'incarnation du fils unique de Dieu, les biens à venir, et l'ordre universel des choses; recueillant de toutes parts et examinant par la pensée les témoignages de l'amour ineffable du Seigneur, l'Apôtre, comme s'il eût été précipité dans un immense océan, jugea ainsi des grandes et multiples obligations qui pesaient sur lui, obligations si grandes qu'il n'en accomplissait même pas une petite partie. De là son langage; de là le soin scrupuleux avec lequel il recherchait ses fautes les plus légères, et l'oubli auquel il condamnait ses bonnes actions. Telle n'est pas notre conduite à nous qui, loin de tenir compte de nos prévarications, graves et nombreuses d'ailleurs, n'en conservons même pas le

DISCOURS SUR LA COMPOINCTION

souvenir; qu'il nous arrive, au contraire, de faire un peu de bien, et nous voilà qui le publions en tous sens, et qui nous glorifions et nous vantons jusqu'à ce que nous ayons perdu entièrement par notre jactance le léger mérite de notre bonne œuvre. Aussi David, pénétré de ces vérités, s'écriait-il : «Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui ?» (Ps 8,5) Voici comment il flétrissait notre ingratitude : «L'homme, lorsqu'il était environné d'honneur, ne l'a pas compris : il s'est abaissé jusqu'aux animaux les plus stupides, et il est devenu leur pareil.» (Ps 48,13)

6. C'est le propre d'un serviteur reconnaissant de regarder comme conférés à lui-même les bienfaits conférés à la communauté dont il est membre, et de montrer par ses constantes préoccupations la gratitude à laquelle il se croit en conséquence obligé. Ainsi faisait Paul, car il est beau de le rappeler, quand il disait que le Seigneur était mort pour lui : «Si je vis maintenant dans cette chair, disait-il, je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi.» (Gal 2,20) Il s'exprimait de la sorte, non certes pour restreindre le bienfait du Christ, mais pour témoigner de la reconnaissance sans limites à laquelle il s'estimait obligé, et pour inspirer à chacun des fidèles les mêmes sentiments. En supposant même que le Christ fût venu pour un seul homme, sa miséricorde, au lieu d'être amoindrie, n'en paraîtrait que plus grande. Comment cela ? Parce qu'il eût déployé au sujet de ce seul homme la même sollicitude que le pasteur à la recherche de cette brebis perdue qui lui causait tant de regrets, qui lui arrachait tant de gémissements. Si les personnes qui, ayant emprunté de l'argent, sont impuissantes à le rendre, dans l'abîme de dettes où elles sont plongées, ne peuvent plus ni manger, ni dormir, à cause des soucis qui les dévorent, le juste qui se voit impuissant à payer, non une dette pécuniaire, mais une dette morale qu'éprouvera-t-il ? Que nos dispositions sont différentes ? Avons-nous payé une mince part de nos dettes, nous agissons comme si nous les avions payées toutes sans exception, ou plutôt comme si nous les avions payées avec surabondance. Cette mince part, encore ne la payons-nous pas avec la générosité qui convient à des hommes libres; nous commençons par rechercher si une récompense nous attend, si elle est magnifique, s'il nous sera tenu compte de nos bonnes actions; en un mot, nous tenons des propos d'esclaves et de mercenaires. Que dites-vous donc, malheureux et pusillanime que vous êtes ? Une œuvre agréable à Dieu vous est proposée, et vous vous arrêtez à vous préoccuper de la récompense ! Est-ce que, quand même après avoir accompli cette œuvre, vous devriez tomber dans l'enfer, il vous faudrait pour cela revenir en arrière; ne faudrait-il pas, au contraire, mettre la main à cette action louable avec le plus vif empressement ? Vous faites une des choses que le Seigneur aime, et vous réclamez une autre récompense ? Sans doute vous ignorez quelle précieuse chose c'est de plaire à Dieu; car si vous le saviez, vous mettriez cette récompense au-dessus de toutes les autres. N'avez-vous donc pas appris que vous serez d'autant mieux récompensé que vous ferez le bien en dehors de tout espoir de récompense ? Et, parmi les hommes, ne voyez-vous pas la considération la plus grande entourer ceux qui cherchent à se rendre agréables à leurs semblables dans les vues les plus désintéressées, et qui en cela cherchent plutôt le plaisir d'autrui que leur honneur personnel ? Et quand les hommes se conduisent avec tant de noblesse à l'égard de leurs frères, vous que Dieu a comblé de tant de bienfaits, vous qui en attendez de si grands biens, avant de mettre la main à l'œuvre en des choses qui se rapportent à votre salut, vous vous mettriez en souci de la récompense !

De là notre froideur glaciale, nos misérables sentiments qui nous rendent incapables de toute action généreuse; de là notre impuissance à faire régner la componction en nos cœurs, et à recueillir un instant notre âme. Nous ne nous rendons point à nous-mêmes un compte exact de nos péchés; nous ne considérons pas les bienfaits du Seigneur; nous ne portons pas les yeux sur les magnifiques exemples de vertu qui nous sont donnés. Aussi oublions-nous la pratique du bien, soit que nous n'acceptons pas la prospérité avec la modération convenable, soit que ce titre de pécheurs que nous revendiquons sans cesse, nous ne le revendiquons pas avec sincérité. En voici du reste une preuve : dès que ce titre nous est appliqué par nos semblables, nous nous emportons, nous devenons furieux et nous crions à l'outrage. Tel est l'empire de l'hypocrisie sur tous nos actes; car nous sommes bien éloignés du publicain qui, tandis qu'on lui reproche le grand nombre de ses prévarications, endure patiemment cette injure, et recueille le bénéfice de sa conduite : il descendit en effet justifié, ce qui ne fut pas le sort du pharisien. Pour nous, nous ignorons ce qu'est une confession véritable, malgré les fautes dont nous sommes couverts. Il ne nous faudrait pas seulement la conviction que nous avons commis des péchés innombrables; il faudrait de plus que tous nos péchés, grands ou petits, fussent gravés dans nos cœurs comme dans un livre, et nous devrions les pleurer comme si nous venions de les commettre. Rien de plus propre à rabaisser notre orgueil que de

nous souvenir sans relâche de nos prévarications. Le souvenir de ses fautes est une chose si avantageuse que le bienheureux Paul ne cesse de revenir sur ses crimes d'autrefois, bien que déjà effacés. Il s'était purifié de toutes ses souillures précédentes par le baptême, il avait mené ensuite une vie pure, si pure que sa conscience ne lui reprochait rien et qu'il n'avait à gémir sur aucune prévarication; et néanmoins il évoquait la mémoire de celles qu'il avait commises avant le baptême, et qui lui avaient été remises. «Le Christ Jésus, disait-il, est venu dans le monde sauver les pécheurs, dont je suis le premier,» (Tim 1,15) «Il m'a réputé fidèle, ajoutait-il, en me confiant ce ministère, à moi qui étais autrefois blasphémateur, persécuteur, calomniateur.» – «Je persécutais l'Église de Dieu, et je la ravageais au delà de toute mesure.» – «Je ne suis pas digne, concluait-il, d'être appelé apôtre.» (I Tim 1,12-13; Gal 1,13; I Cor 15,9) Ainsi, quoique le Seigneur nous ait pardonné gratuitement les fautes passées, néanmoins le souvenir de ces fautes est particulièrement propre à ranimer notre cœur et à lui inspirer un ardent amour de Dieu. Le divin Maître demandant à Simon lequel des deux débiteurs aimait le plus son créancier, et Simon ayant répondu : «Celui-là, ce me semble, qui a reçu davantage.» Le Sauveur lui dit : «Vous avez sagement jugé.» (Luc 7,43)

7. Quand nous repasserons dans notre esprit la foule de nos fautes passées, alors nous connaîtrons l'abondance de la grâce divine, alors nous abaisserons nos regards vers la terre, alors nous reviendrons à de meilleurs desseins. Plus nos prévarications auront été grandes, plus grande sera aussi notre confusion, Ainsi donc, Paul se souvenait de ses fautes d'autrefois; et nous, au contraire, nous ne voulons même pas nous souvenir des fautes que nous avons commises après le baptême, des fautes qui nous exposent à un imminent danger, dont il nous sera demandé un compte rigoureux. Notre pensée rencontrerait-elle par hasard une de ces fautes-là, nous nous en détournons sur-le-champ, et nous ne souffrons pas que notre âme soit assombrie un seul instant par ce souvenir. Et pourtant, des maux incalculables sont la conséquence de cette condescendance excessive. Un tel soin d'éviter la douleur, une telle mollesse nous réduisent à l'impuissance de confesser même nos péchés passés; et comment le pourrions-nous, quand nous n'en admettons même pas le souvenir, et quand nous nous préparons pour l'avenir des chutes si faciles ? C'est déjà bienheureux pour nous, lorsque nous avons ce souvenir présent continuellement à nos yeux, et que la crainte tient notre âme en éveil, de parvenir à l'arracher à la torpeur et à la négligence. Mais si vous enlevez ce frein, qui la retiendra ensuite sur la pente des précipices avec lesquels elle se joue, et qui l'empêchera de rouler dans le gouffre de la perdition ?

C'est pour cela que le juste dont nous parlions se représentait les châtiments à venir; c'est pour cela qu'il se livrait à des pleurs et à des gémissements sans mesure, Aux grands cœurs comme les vôtres, il suffit pour être remplis de componction, de songer aux bienfaits du Seigneur, et, oubliant vos actions vertueuses, de rechercher avec la plus scrupuleuse attention si quelque faute légère ne vous serait point échappée; de considérer les personnages illustres qui ont plu particulièrement au Seigneur; de réfléchir, après toutes ces choses, à l'incertitude de l'avenir, et à la facilité avec laquelle la nature humaine se laisse aller au péché. Paul sentait bien cette faiblesse lorsqu'il s'écria : «cJe crains, après avoir prêché aux autres, d'être ensuite moi-même réprouvé. Que celui qui est debout, disait-il encore, prenne bien garde de ne pas tomber.» (I Cor 9,27; ibid., 10,12) Telles étaient aussi les pensées que David agitait en son âme. Il songeait aux bienfaits divins, car il disait : «Qu'est-ce que l'homme pour que vous daigniez vous souvenir de lui; et le fils de l'homme, qu'est-il, pour que vous daigniez le visiter ? Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur.» (Ps 8,5) Il avait si bien oublié ses propres vertus qu'après avoir donné des exemples de la plus parfaite sagesse, il disait : «Qui suis-je mon Seigneur et mon Dieu, et quelle est la maison de mon père pour que vous m'ayez aimé à ce point ? Cela a semblé même peu de chose en votre présence, ô mon Seigneur; et vous avez assuré l'avenir à la maison de votre serviteur. Telle est la loi de l'homme à vos yeux, ô mon Seigneur et mon Dieu. Que pourrait ensuite David vous dire davantage ?» (II Roi 7,18-20) La pensée continuelle de la vertu de ses ancêtres, le portait à croire qu'il n'était rien en comparaison de leur mérite. Effectivement, après avoir dit à leur sujet : «En vous ont espéré nos pères,» il ajoute : «Mais pour moi, je ne suis qu'un ver et non pas un homme.» (Ps 21,6) L'incertitude de l'avenir l'avait si profondément frappé qu'elle lui arrachait ces paroles : «Illuminez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans le sommeil de la mort.» (Ps 12,4) Il s'estimait coupable de tant de péchés qu'il parlait en ces termes : «Soyez propice à mes péchés, car ils sont bien nombreux.» (Ps 24,11)

Aux grands cœurs comme les vôtres ces moyens-là suffisent, je le répète. Pour nous, après avoir employé ces remèdes, nous restons encore courbés, sous un joug bien accablant et

DISCOURS SUR LA COMONCTION

dont la honte devrait bannir de nos âmes tout orgueil et toute suffisance. Ce joug, quel est-il donc ? La multitude de nos fautes, notre mauvaise conscience : dès qu'elle nous domine, elle ne nous permet pas de gagner, quand nous le voulons, les régions élevées. Aussi, je vous prie et Je vous conjure, au nom du crédit que vos bonnes œuvres vous ont acquis auprès du Seigneur, de nous tendre constamment une main secourable, afin que nous puissions pleurer comme il convient les crimes sans nombre dont nous sommes accablés; qu'après les avoir pleurés de la sorte, nous entrions dans une voie qui nous conduise au ciel et nous fasse éviter cet enfer où l'aveu des fautes n'est plus possible, et où nous souffririons les supplices des réprouvés, sans espoir d'en être jamais délivrés. Tant que nous resterons sur cette terre, nous pourrons recevoir les plus grands services, et vous pourrez nous accorder les plus grands bienfaits. Mais si nous arrivions là où ni un ami, ni un frère, ni un père ne sauraient nous assister et nous soulager de la sorte, nous entrions dans une voie qui dans nos tourments, il ne nous resterait plus qu'à subir une éternelle sentence dans la misère la plus affreuse, dans de profondes ténèbres, sans une lueur d'espérance, et à servir d'aliment impérissable à d'inexorables flammes.